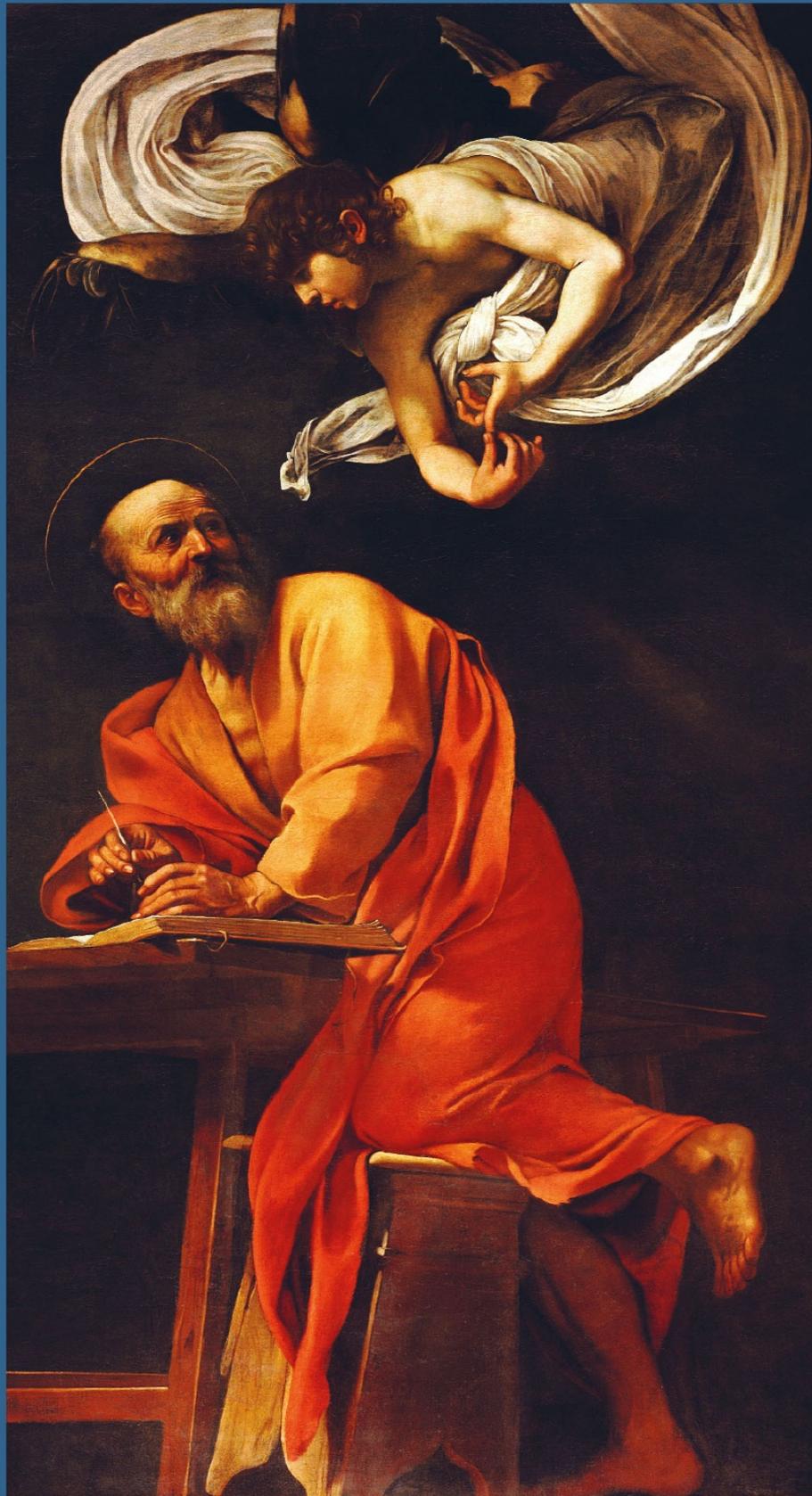


À l'écoute de la Bible 1

Michel Viot

Année **A**
Homélies pour
les Dimanches et fêtes



À l'écoute de la Bible
Homélie, dimanches et fêtes - Année A

Michel Viot

À l'écoute de la Bible

Homélies, dimanches et fêtes

Année A

ARTÈGE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans sa première épître (11,27-30). Il conclut au verset 31 : « Si nous nous examinons nous-mêmes nous ne serions pas jugés. » « S'examiner », oui voilà l'urgence avant d'examiner les autres. C'est là la seule démarche qui peut nous faire descendre dans les eaux du Jourdain pour confesser nos péchés, non plus devant Jean Baptiste, mais devant le prêtre, ministre de la pénitence et de la réconciliation. Et croyez bien, lorsque j'exhorte à cela j'applique le « convertissez-vous » aussi bien aux prêtres confesseurs parmi lesquels je me range qu'à ceux qui vont « descendre dans les eaux du Jourdain ».

Reste le fait que se confesser sérieusement n'est pas une démarche simple. Tout, en notre civilisation ambiante, nous en détourne et l'Église ne sait pas toujours trouver les mots qui conviendraient, autrement dit ceux qui montrent que cette action est libératrice et que, loin d'être une humiliation, elle apporte un plus spirituel rapprochant la créature de son créateur. Tout croyant devrait donc ressentir ce besoin pour se rapprocher de Dieu.

D'ailleurs, notre passage de l'évangile nous le prouve bien puisque même des pharisiens et des sadducéens se présentent au baptême de Jean. L'élite religieuse du peuple juif se mêle donc à la foule des pécheurs du commun pourrait-on dire, et tend à montrer qu'elle aussi a besoin de repentir. Pour le coup ils sont accueillis par Jean Baptiste à l'entrée de ce qui peut tenir lieu d'église, c'est-à-dire les rives du Jourdain, et les mots d'accueil n'ont rien de « sucré » puisqu'ils se font traiter d'engeance de vipère tentant de fuir la colère à venir.

Et pourtant ces personnages comptent parmi ce qu'on fait de mieux comme religieux en Israël, je l'ai dit. Les pharisiens sont

des laïcs zéloteurs de la loi, de son étude et de sa mise en pratique ; les sadducéens sont des prêtres issus de la sainte tribu de Lévi, ses membres sont consacrés au service du temple, les plus privilégiés en tant que prêtres pouvant seuls présenter à Dieu les sacrifices rapprochant le peuple de son Seigneur.

On ne nous dit pas que le baptême leur est refusé, mais ils s'entendent publiquement reprocher d'être les plus inaptes à venir ainsi se présenter. Pourquoi ? À cause de leurs fonctions ? Non pas ! Mais à cause de l'orgueil spirituel qu'ils en tirent et que résume l'expression : « Nous avons Abraham pour père. »

Et nous touchons là au pire obstacle à la repentance, bien plus puissant que toutes les maladresses des confesseurs et la peur que celles-ci ont pu susciter. Chaque époque a sa manière de dire : « Nous avons Abraham pour père. » Cela se décline par toutes les manifestations intérieures ou extérieures que l'on éprouve pour se considérer comme quelqu'un de très bien : en se référant à un ancêtre glorieux on fait valoir une vie qu'on estime sans tache, une profession qu'on prétend exercer à merveille, ou une foi exemplaire et chacun peut sans peine en continuer la liste.

Alors pourquoi la démarche publique de pénitence comme dans notre texte ? Parce que, à ce moment-là, c'est la mode. Oui, c'est la mode d'attendre le Messie et de faire comme la majorité pour bien démontrer qu'on est un bon croyant. Alors s'il faut passer par un bain de pieds ! Cela ne les engage pas plus que ceux qui clament un peu trop qu'ils sont de pauvres pécheurs dans certains milieux où cela peut être la mode, même aujourd'hui.

Si c'est le prix à payer pour être dans le dernier « carré des justes », alors pourquoi pas, du moment qu'on est au-dessus des autres ! Aujourd'hui il faut être chrétien debout, affranchi d'un ritualisme forcément humiliant et infantilisant. On peut à la rigueur admettre qu'entre Dieu et soi, il y a quelquefois motifs à de petites fâcheries, mais Dieu est si bon et nous si méritants du seul fait que nous sommes encore pratiquants. On admettra alors l'idée de réconciliation, mais pas de pénitence. Les petits cachottiers au cœur empaillé d'orgueil ont toujours existé. Ce qui compte pour l'Église c'est de montrer qu'elle n'est pas dupe. Elle accueille certes tout le monde, mais elle avertit qu'au bout du chemin, après la vraie ou la fausse repentance, on rencontre obligatoirement celui qui sépare le blé de la paille pour brûler cette dernière dans le feu qui ne s'éteint point.

2. *El* est le raccourci de *Elohim* qui signifie Dieu chez les Hébreux.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'abîme et toute sa profondeur.

Nuit de Noël

Première lecture : Is 9,1-6

Deuxième lecture : Ti 2,11-14

Évangile : Lc 2,1-14

Dans sa dédicace à Théophile, Luc, au début de son évangile, (Lc 1,1-4) précise qu'après d'autres, il a voulu être « soigneusement informé de tout » pour écrire un « récit ordonné » concernant Jésus.

Très probablement faut-il voir dans les précisions historiques données au début de notre passage de l'évangile de cette nuit de Noël, une première application de son désir. Mais il y a plus, car Luc pas plus que les autres évangélistes, n'a voulu écrire une vie de Jésus, au sens historique moderne. L'évangile, quel qu'en soit l'auteur, se rapproche plutôt du genre littéraire de l'homélie. L'auteur ne retient de la vie du Christ que ce qui est très important pour ceux auxquels il s'adresse. L'auteur appartient au monde grec et s'adresse à des chrétiens de ce milieu. Soucieux d'universalisme, il insiste sur la portée universelle du salut donnée par Jésus qui, dès son ministère terrestre, dépasse les frontières du peuple juif. Sa généalogie de Jésus remonte à Adam, tandis que celle de Matthieu ne commence qu'à Abraham !

Ici la référence à Auguste et à Quirinius dépasse le détail historique. Il veut montrer au monde gréco-romain que Jésus n'est pas un mythe, il appartient à l'histoire des hommes, même

si l'on peut discuter sur l'exactitude, à l'année près, du recensement de Quirinius. Je ne saurais trop vous conseiller de vous procurer le livre de Joseph Ratzinger – Benoît XVI sur l'enfance de Jésus et particulièrement de lire le chapitre 3 – la naissance de Jésus à Bethléem – où toutes les mises au point sont faites sur ces questions.

De toute cette affaire je retiens ceci : « Le contraste Auguste/Jésus. »

Auguste, l'empereur romain, est en pleine gloire. Beaucoup voient ou ont vu en lui le signe d'une ère nouvelle, comme le rappelle d'ailleurs Benoît XVI. En 27 avant Jésus-Christ, trois ans après son entrée en charge, le sénat de Rome décernera à celui qui s'appelait Octave, le titre d'Auguste, en grec *sebastos*, « l'adorable ». On le dit d'ascendance divine et une vieille inscription lui donne même le titre de *sôter*, sauveur. Et Benoît XVI de faire remarquer que dans la traduction grecque de l'Ancien Testament, ce titre de sauveur n'est réservé qu'à Dieu.

Aussi sont jetées déjà les bases du culte impérial qui finira par être la cause de la persécution des chrétiens, à la fin du 1^{er} siècle. Car à sa mort, Auguste sera placé au rang des dieux par le sénat romain, ce sera l'apothéose. Enfin, notons que cette puissance impériale se manifeste ici sous le signe d'un recensement, pratique plus que suspecte dans l'ancienne religion juive et ici carrément signe de domination, car liée au paiement de l'impôt symbole de soumission à l'Empire.

Et c'est à ce moment qu'arrive dans le monde un autre *sôter*, un Sauveur non pas en pleine gloire aux yeux du monde puisqu'il s'agit d'un nouveau-né emmailloté et couché dans une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dimanche dans l'Octave de la Nativité Fête de la sainte Famille

Première lecture : Si 3, 2... 14

Deuxième lecture : Col 3,12-21

Évangile : Mt 2,13... 23

Ce n'est pas faire une lecture fondamentaliste de la Bible que de montrer l'importance que la famille revêt pour l'homme, tant pour le vrai bonheur sur la terre que dans ses rapports avec Dieu. Nous, chrétiens, nous devrions savoir que l'un ne va pas sans l'autre et que d'une manière générale, plus Dieu et sa Parole sont présents dans la société humaine, mieux les choses vont. Nos sociétés d'ancienne chrétienté le réapprennent aujourd'hui à leurs dépens.

Les trois évangiles qui évoquent l'enfance de Jésus (saint Jean et son prologue inclus même si son approche est différente de celle des autres) nous montrent que même Dieu, pour l'incarnation de son fils, a « joué » jusqu'au bout l'ordre de la création en dotant Jésus d'un père et d'une mère.

Jésus n'a pas une apparence de corps comme les dieux païens qui se « déguisaient » en êtres humains. Jésus est le fruit des entrailles de Marie conçu de l'Esprit Saint. Voilà pourquoi, je le dis au passage, est à proscrire l'expression « et Jésus ton enfant est béni » dans les nouvelles versions de nos nouveaux *Je vous salue Marie*.

À l'époque des mères porteuses, cette expression est réductrice de la réalité de l'Incarnation et peut inciter à un amoindrissement néfaste de la piété mariale pour la nouvelle évangélisation.

Dans « l'enfance » telle qu'elle est racontée par saint Matthieu, il convient de remarquer que Joseph joue le rôle primordial alors qu'il n'est pas le père selon la chair, ce qui a permis il y a peu de temps, à quelques esprits tordus, lors des polémiques autour de la loi Taubira, de la justifier en disant que Jésus avait eu deux pères !

Nous ne rappelons cet argument que pour montrer jusqu'où peut aller l'envie de transgression, en faisant grâce au lecteur des exemples divers et variés de l'utilisation du texte. L'étalage de l'imbécillité et la mauvaise foi ne sont pas de mise dans une homélie !

Retenons plutôt que Joseph après avoir accepté de prendre Marie chez lui donne un statut officiel à Jésus. Sans cela, pour la société, il n'aurait été qu'un bâtard ! Joseph, comme père officiel, sera ainsi en mesure de l'éduquer.

Dans le passage de l'évangile que l'Église nous propose de méditer pour cette fête, nous n'en sommes pas encore là.

Joseph va jouer son rôle de père et de chef de famille en sauvant la vie de Jésus et de Marie sa mère. Et « l'annonce à Joseph » se poursuit par l'intermédiaire de l'ange qui s'adresse à lui en vue de la protection de Jésus et de Marie.

Relevons tout d'abord que nous restons bien dans la réalité

de l'Incarnation et des règles établies de civilisation qui ont fait leurs preuves. Le père protège son enfant et sa femme grâce à Dieu, mais il faut tout de même remarquer, honnêtement oblige par rapport au texte de saint Matthieu, que notre passage reproduit par le lectionnaire omet les versets 16 à 18 qui sont loin d'être anodins puisqu'il s'agit du massacre des innocents, une dizaine de garçons n'ayant pas eu la grâce d'un Joseph protecteur averti par un ange de Dieu, qui avaient à peu près l'âge de Jésus et qu'Hérode fait massacrer.

Or la mention de ce récit à cette place est importante. D'abord elle rappelle que le salut de Dieu arrache bien à la mort. La grâce divine empêche que ne coule le sang de Jésus et d'autres meurent à sa place. Leur mort physique va permettre la prédication de la vie éternelle dont eux-mêmes bénéficieront quand celui qui a été miraculeusement épargné mourra à son tour sur la croix. Le salut au prix du sang, voilà un des sens prophétiques du massacre des innocents. Il annonce bien évidemment la croix.

Ensuite je rappelle que la théologie de cette époque, comme nous le montre le chapitre 4 du Livre de la Sagesse (50 ans avant Jésus-Christ), ne considérait plus la longue vie comme un signe indubitable de la bénédiction de Dieu. Une vie courte pouvait aussi bien être un signe de grâce s'il faisait échapper à une destinée mauvaise. Enfin, et c'est peut-être là le plus important, la mention de l'Égypte renvoie à l'Exode. « D'Égypte j'ai appelé mon fils », rappelle saint Matthieu en citant le prophète Osée.

La sortie d'Égypte, événement fondateur de la religion d'Israël comme religion de salut, s'est faite aussi avec effusion de sang ; la mort des premiers nés d'Égypte, dixième plaie qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

veulent connaître et adorer.

Deux enseignements sont à tirer de cela. La vérité est toujours plus forte que le mensonge et finit toujours par s'imposer. Hérode, les scribes et les grands prêtres voulaient faire disparaître Jésus et même pour les grands prêtres, effacer jusqu'au souvenir de son enseignement en faisant répandre des mensonges sur le pourquoi du tombeau vide (cf. Mt 28,11-19).

Eh bien ! ils contribuent à sa manifestation aux païens en les envoyant à l'endroit exact où l'enfant est né. Ils se font ainsi les auxiliaires de l'accomplissement de notre première lecture, le chapitre 60 du prophète Isaïe dont la fin est à rappeler : « Tous les gens de Saba viendront apportant l'or et l'encens en proclamant les louanges du Seigneur » (6).

Et voici le deuxième enseignement annoncé. Les pires anti-chrétiens peuvent malgré eux favoriser le rayonnement de la foi, les ténèbres qu'ils répandent rendent plus visibles les lumières qu'ils ne peuvent occulter, et leurs excès mêmes provoquent des sursauts salutaires qui finissent par avoir raison d'eux.

Ce qui compte pour un chrétien, comme pour tout chercheur de vérité, c'est de continuer sa marche, alors il retrouvera toujours l'étoile qui l'éclairera.

Puis c'est l'arrivée à Bethléem, et comme toujours saint Matthieu va à l'essentiel : les mages se prosternent et offrent l'or, l'encens et la myrrhe. La prosternation comme les cadeaux, quel que soit le sens qu'on a pu leur donner ultérieurement, ont une seule signification. Et je voudrais faire remarquer avant de la préciser ce qui est pour moi plus qu'un détail. Joseph, qui

tient le premier rôle dans l'évangile de l'enfance selon saint Matthieu, a subitement disparu au moment de l'adoration des Mages : « En entrant dans la maison ils virent l'Enfant avec Marie sa mère. » Joseph ne reprendra son premier rôle que par la suite en obéissant à l'ange pour la fuite en Égypte. Marie est donc associée seule à son fils pour cette adoration.

Je voudrais là encore citer notre pape émérite : « Devant l'enfant royal, les Mages pratiquent la proskynesis, la prosternation, c'est-à-dire se prosternent devant lui, c'est l'hommage qu'on rend à un roi Dieu. À partir de là s'expliquent ensuite les dons qu'offrent les mages. Ce ne sont pas des cadeaux pratiques qui à ce moment-là auraient pu être utiles à la sainte Famille. Les dons expriment la même chose que la proskynesis. Ils sont une reconnaissance de la dignité royale de celui auquel ils sont offerts. Or et encens sont mentionnés aussi en Isaïe 60,6 comme des dons d'hommage qui sont offerts au Dieu d'Israël de la part des peuples⁶. »

Trois enseignements sont à tirer qui nous serviront de conclusion :

1/Marie est liée à la reconnaissance de Jésus comme Roi/Dieu, comme je l'ai précisé lors de la solennité de Marie mère de Dieu, mais ici dans le cadre de la reconnaissance par des païens, le sens s'élargit.

L'évangélisation, qu'elle soit nouvelle en l'ancienne chrétienté, ou qu'elle soit première en des lieux où le christianisme a toujours été absent ou très peu présent, ne peut se faire sans Marie. C'est je pense ce que veut montrer saint Matthieu en insistant sur l'intimité plus grande entre Marie et

Jésus qu'entre Joseph et Jésus.

2/Deuxièmement, devant Jésus et Marie, les Mages commencent par adorer. La prosternation en est le signe le plus immédiatement clair, les cadeaux devraient l'être aussi, mais dans notre civilisation ils ne nous parlent plus de la même manière. Nous avons lu que ce ne sont pas des « cadeaux pratiques », autrement dit ce ne sont pas des aumônes dont Jésus et Marie, qui comptaient parmi les pauvres, auraient pu avoir besoin. Ce qui ne veut pas dire que les Mages n'ont pas fait d'aumône. Mais Matthieu ne le dit pas.

Le premier acte à accomplir devant le Christ est donc l'adoration. Le cadeau des Mages préfigure le vase de parfum de grand prix répandu sur Jésus. Ce n'est pas du gâchis comme l'a laissé entendre Judas en disant qu'on aurait pu le vendre et donner l'argent aux pauvres. Non c'est une priorité donnée à l'adoration religieuse, reconnaissant la royauté divine du Christ et aussi un enseignement symbolique du moyen par lequel le Christ y parviendra, sa mort et sa résurrection, la myrrhe, et plus tard le parfum, entrant dans le rite de l'embaumement.

3/Enfin, troisième enseignement, cela ne conduit pas à négliger la charité et les actes qu'elle doit inspirer vis-à-vis des plus pauvres. La charité chrétienne est simplement singularisée par rapport aux autres formes d'amour du prochain ou de solidarité qui peuvent exister en dehors du christianisme. La charité chrétienne prend sa source dans l'adoration du Christ et la vénération de Marie, et ne se revêt de puissance que si elle comporte l'annonce de l'Évangile.

Soyons donc d'abord des signes d'Épiphanie auprès des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

peine de la comprendre : « Si vous voulez vivre comme des justes, évitez d'agir devant les hommes pour vous faire remarquer. » L'essentiel est dans le « pour vous faire remarquer ». Ce qui est d'une actualité troublante pour notre époque où ce qui est majoritaire ou prétendument tel est forcément vrai.

Se faire remarquer pour toucher le maximum de gens est donc une étape obligée. Qui joue ce jeu, est prêt à tout. La plume, dans tous les sens de ce mot, et à tous les usages, servira à n'importe quelle condition, d'autant plus qu'en France le ridicule ne tue plus depuis longtemps, car s'il en était autrement le taux de mortalité aurait sérieusement augmenté.

L'aumône, c'est pour l'Ancien Testament comme pour le Nouveau le souci du pauvre, le signe de la fraternité humaine entre tous ceux qui reconnaissent Dieu comme Père. Retenons aussi que l'islam en fait un de ses cinq piliers. Et c'est ce qui fait la grandeur de la richesse qui peut être envisagée comme une bénédiction divine, car elle donne à celui qui la détient, pourvu qu'il soit fidèle à Dieu et à sa loi, la possibilité de venir en aide à ses frères en humanité sous la paternité de Dieu. Il s'agit donc de donner une partie de ce que l'on a en aumône, et d'une manière plus moderne, cela peut être en créant du travail qui permettra aux autres de vivre.

Mais encore faut-il avoir de quoi donner. Ce n'est pas une malédiction que d'être riche, ou encore moins une tare ; la faute dans ce domaine est d'idolâtrer sa richesse et d'oublier qu'elle n'est jamais une fin en soi.

Une certaine conception trop automatique de la justice

distributive de Dieu avait pu faire croire cela à l'époque de Jésus. D'où ces corrections, en témoigne l'histoire du jeune homme riche. Cela ne remet pas en cause la richesse bénédiction, mais justement puisqu'elle est bénédiction, Jésus se contente de rappeler qu'elle est toujours liée à l'observation de la loi divine qui implique l'amour et le souci du prochain. Si la richesse est un obstacle à l'observation de cette loi il faut l'abandonner, mais dans ce cas-là seulement.

Jésus n'étant jamais ni un sectaire démagogue, ni un illuminé déconnecté des réalités de ce monde, eut donc des disciples pauvres ou riches comme Zachée, Joseph d'Arimatee qui lui offrira un tombeau de toute beauté !

Jésus n'enferme jamais les riches dans un jugement global d'indignité. En tant qu'homme, il n'avait pas les compétences économiques d'aujourd'hui, mais il avait mieux : la sagesse élémentaire pour laquelle il est évident qu'on n'enrichit jamais les pauvres en appauvrissant les riches.

Au ^{xxi}e siècle, après tout ce que l'humanité a vécu comme types d'expériences économiques, particulièrement au ^{xx}e siècle, il faut être sot pour croire cela ou faire semblant d'y croire. Or Jésus était sage.

La prière ! Aujourd'hui le chrétien moyen pratique essentiellement la prière de demande, en particulier quand les choses vont mal. Peu pratiquent la prière d'action de grâce, tout simplement par exemple pour remercier Dieu d'être en bonne santé, ce qui n'est pas une situation normale évidente, selon la science médicale elle-même pour ne s'en référer qu'à elle.

Quant à la prière d'adoration, celle dans laquelle on ne demande rien, mais où l'on s'efforce de faire silence et de faire le vide en soi, pour que l'Esprit de Dieu emplisse votre cœur, celle-là est très peu pratiquée sauf chez les contemplatifs. Pourtant, c'est surtout au travers de cette dernière forme que le cœur peut s'ouvrir au partage (l'aumône) et à la pénitence.

Reste enfin le jeûne ! Certainement la pratique la moins comprise sur le plan religieux en Occident pour la majorité des chrétiens, exception faite, là encore, des religieux contemplatifs. La société de consommation, dénoncée allégoriquement il y a plusieurs années par le film célèbre *La Grande Bouffe*, est toujours là. Et si l'on parle de jeûne, c'est encore lié si j'ose dire à la consommation... du corps... par image ou autrement... !

Il s'agit en fait, tout simplement, de régimes liés à la santé ou à l'esthétisme, au narcissisme, qui peut aussi s'ajouter au reste ! Le jeûne comme meilleure approche de Dieu n'est pas évident pour le croyant d'aujourd'hui. Et de fait, si l'obsession de manger un beefsteak-frites obsède un chrétien le Vendredi saint au point de l'empêcher de prier et de lire la sainte Écriture, je dirai au risque de choquer : qu'il mange, mais qu'il prie encore plus !

Car ce qui compte, et je reviens à la mise en garde préalable de Jésus, c'est de donner la priorité à l'être sur le paraître. On n'inverse pas d'un seul coup les mentalités, surtout quand on rame à contre-courant ! Convertissons les cœurs avant de convertir les estomacs, et faisons aujourd'hui du jeûne, une conséquence d'une démarche spirituelle qui donnera la préférence aux choses d'en-haut à partir d'une droite prédication de la parole de Dieu et de prières de plus en plus sérieuses.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sans pour autant mépriser la vie.

Autre chose : Moïse était, comme Élie, arrivé à un stade avancé de progression spirituelle, mais Moïse avait distancé tellement son entourage que celui-ci dut détourner les yeux de la lumière. Pour Élie ce fut différent ; l'entourage était composé pour ainsi dire d'initiés, Élisée le successeur, et un peu plus loin les fils de prophètes de Jéricho, qui purent eux aussi voir Élie dans son char de feu. De même dans notre récit évangélique, Pierre, Jacques et Jean, les intimes de Jésus, sont témoins de la Transfiguration alors que les autres apôtres sont demeurés dans la plaine. Mieux : Pierre, Jacques et Jean s'entendent interdire de parler de cette manifestation qui ne sera divulguée qu'après la résurrection.

De ce qui est arrivé lors des transfigurations de Moïse, d'Élie et de Jésus, nous pouvons déduire qu'il y a différents degrés de révélation adaptés au niveau d'évolution spirituelle des croyants.

La perception de la réalité de la Transfiguration est donc liée au fait d'être parvenu à un niveau d'évolution spirituelle élevée. Et quand je parle d'un degré de connaissance de la révélation, il ne s'agit pas uniquement de connaissances intellectuelles ou théologiques ; il s'agit – et je reviens là à mon propos sur l'homme spirituel – de progrès dans la connaissance de l'amour divin, de l'*agapè* dont parle saint Paul au chapitre treize de sa première épître aux Corinthiens ; et il faut remplir son être de cet amour-là, de cet *agapè* qui aime pour aimer, sans profit ni intérêt d'aucune sorte ; oui il faut emplir son esprit et son âme de cet amour-là pour que croisse l'homme spirituel afin de pouvoir discerner chez les plus avancés que nous, les lumières

de la Transfiguration, et pourquoi pas afin de rayonner nous-mêmes.

Olivier Leroy dans son livre *La splendeur corporelle des saints*⁹ raconte, entre autres, un récit de Transfiguration, celui qui concerne un saint ascète de Russie, né en 1759 et mort en 1833 : il s'agit de saint Séraphin de Sarov. Je vous lis un extrait du récit fait par le bénéficiaire de la vision, un dénommé Motovilov, et je précise que cette manifestation se produisit après un entretien sur la prière et la puissance du Saint-Esprit :

« Mon Père, dit Motovilov, aidez-moi afin que je puisse vous comprendre. Le prenant par les épaules le saint lui dit doucement : nous sommes tous deux en ce moment même dans l'Esprit ; pourquoi détournez-vous votre regard ? Je ne puis vous regarder mon Père, votre figure est plus brillante que le soleil. Cette clarté m'aveugle. Ne craignez rien dit le saint, vous-même vous brillez comme moi, vous êtes aussi dans la plénitude de l'Esprit et c'est pour cela que vous pouvez me voir tel que je suis en ce moment. Se penchant vers lui il ajouta : remerciez le Seigneur de la grâce qu'il vous accorde, j'ai prié Dieu dans mon cœur pour qu'il vous donne la vision matérielle de la présence du Saint-Esprit dont il accorde la vue à ses serviteurs. »

Bien, dira-t-on, mais ces expériences mystiques sont-elles nécessaires ? Tous les chrétiens doivent-ils obligatoirement passer par elles ? Je ne répondrai pas directement à cette question ; je dirai simplement que le récit de la Transfiguration existe dans l'Évangile et que cela n'est sans doute pas gratuit. Je ferai remarquer ensuite en reprenant le cas des trois transfigurations bibliques dont j'ai parlé, Moïse, Élie et Jésus, que les corps de ces personnages ne sont pas restés au tombeau. Pour Élie et Jésus les textes sont clairs, pour Moïse il s'agit d'une tradition extra-biblique.

Alors je vous le demande, le fait qu'il n'y ait pas de tombeau et qu'ils soient dès lors vivants auprès de Dieu ne peut-il pas constituer une réponse à la question que beaucoup se posent sur le temps intermédiaire entre le moment de la mort physique et le jugement dernier ? Oui le degré d'évolution spirituelle d'un individu ne conditionnerait-il pas son entrée immédiate dans le Royaume de Dieu ou son sommeil plus ou moins calme en attendant la résurrection finale ? Ainsi s'expliquerait l'apparent flou des textes du Nouveau Testament sur cette question de l'après-mort. Il y aurait donc deux destinations pour ceux qui quittent ce monde, une vie de l'âme auprès de Dieu attendant la résurrection des corps, et un séjour des morts plus ou moins tourmenté traduit par l'idée du purgatoire.

Dans le premier cas, ce serait l'accès direct à la lumière divine, et l'on comprend alors que ceux qui étaient ainsi prêts à cette grande rencontre aient perçu et aient déjà irradié cette lumière de leur vivant. Dans de tels cas, le corps est rarement enlevé ; Moïse, Élie et Jésus étant des exceptions. Mais il faut tout de même signaler d'autres phénomènes plus courants que l'enlèvement et qui attestent la régénération et la rédemption de la matière, phénomène prolongeant la Transfiguration après la mort. Je veux parler des corps des saints qui, ayant été transfigurés, ne se décomposent pas et vont même jusqu'à sentir bon. D'où l'expression « odeur de sainteté » ; ce fut le cas de sainte Thérèse d'Avila, je vous le rappelle, mais de telles manifestations ne se voient pas tous les jours ; de plus elles n'ont pas le monopole de l'indication d'une arrivée immédiate de l'âme auprès de Dieu. Il est des morts paisibles et surtout priantes qui constituent aussi des signes évidents de l'entrée de l'âme dans le Royaume.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

son crachat sur le sol. Cela peut nous paraître étrange comme méthode, même en laissant de côté la question hygiénique que l'on ne se posait pas à l'époque. Je pense que pour comprendre il faut tout simplement se reporter au récit le plus ancien de la création en Genèse 2,4-7. Il est en effet nécessaire que l'eau monte de la terre pour qu'avec de la boue, Dieu puisse créer et façonner l'homme tel un potier avec un vase et que de sa bouche, il lui insuffle l'haleine de vie. Le crachat de Jésus est cette eau et cette haleine de vie qui va permettre la guérison physique parce que cette boue a une puissance spirituelle. C'est la création sans péché, donc sans mal et sans souffrance. L'aveugle ne va donc pas seulement retrouver la lumière physique, mais aussi la lumière divine qu'Adam reflétait parfaitement avant la chute. Remarquons aussi que l'aveugle obéit au Christ alors qu'il n'a pas encore recouvré la vue. Il va à la fontaine pour se laver les yeux, comme Jésus le lui a demandé.

On peut légitimement placer à la suite de ces réflexions bibliques, toute la problématique du handicap à la naissance, terreur des parents aujourd'hui. Je comprends cette terreur parce que j'ai eu une sœur handicapée du cœur dès sa naissance et morte à seize ans et demi. Je sais tout le mal produit, là où cela n'a pas été vécu dans la foi, tout comme le chagrin, là où on a continué à prier.

On ne peut faire l'économie de l'examen de conscience devant de telles morts, et avant d'accuser Dieu d'injustice, se demander par exemple combien d'avortements on a fait pratiquer avant cette naissance, combien d'adultères a-t-on commis, etc. Mais il se peut fort bien que des choses de cette nature n'aient jamais été commises ! Alors ? Eh bien il faut croire que la gloire

de Dieu a pu se manifester quand même dans une courte vie gênée dans son épanouissement. Rappelons-nous notre première lecture, Dieu seul voit au cœur. Que de vies humaines glorifiées par la société avec tous les honneurs qu'elle sait dispenser dans de pareils cas, ne sont en fait que des sépulcres blanchis, beaux à l'extérieur et pourtant remplis d'ossements pourris !

C'est pourquoi je ne vois pas sans appréhension ce que l'on appelle les progrès des examens prénataux. On commence par éliminer les trisomiques, et d'autres suivront qui ne correspondront pas à l'enfant attendu par les parents. On pourra par exemple éliminer une fille si on voulait un garçon, ce qui s'est fait en Chine ; ils ont aujourd'hui de gros problèmes, car les hommes ne trouvent pas de femmes pour se marier, ils vont les chercher dans les pays voisins, au Viêt Nam par exemple. Une autre conséquence importante de cette politique de l'enfant unique qui a conduit à ne garder que les garçons au détriment des filles : une violence épouvantable dans certains villages dans lesquels ne se retrouvent plus que des hommes. Ils s'entre-tuent et boivent plus que de raison, ils ne sont pas capables de réguler seuls, leur violence. Le gouvernement chinois, devant ces graves événements, a introduit des femmes dans ces villages d'hommes et a constaté la quasi-disparition de la violence et des beuveries.

On met ainsi l'homme à la place de Dieu pour décider de choses qui le dépassent, et ce d'autant plus facilement que dans notre société, la place est libre, on en a chassé Dieu depuis longtemps.

Mais revenons à cet aveugle, qui grâce au Christ est devenu un enfant de lumière dans tous les sens de ce mot. D'abord il voit, et cela personne ne le conteste. Ce qui est discuté, c'est son

identité, autrement dit le miracle, et voilà déjà que certains voyants deviennent aveugles devant le miracle de Jésus. Ce type d'aveuglement existe toujours. Même chez des gens qui se disent chrétiens, certains ne croient ni aux miracles, ni d'ailleurs que Jésus soit le fils de Dieu.

Notre modernité a enfanté un royaume d'aveugles où les borgnes ne sont même plus rois ! Les rois sont aussi eux-mêmes aveugles, conducteurs d'aveugles, incapables de comprendre la grandeur du message chrétien et sa profonde vérité indispensable à l'humanité. Et Jésus traitera souvent d'ailleurs les pharisiens d'aveugles et de conducteurs d'aveugles (cf. Mt 23 et surtout 15,14).

Et ici ces pharisiens vont nous donner un bel exemple de leur aveuglement, qui est d'un autre genre que celui des masses. C'est un aveuglement construit, raisonné et réfléchi. D'ailleurs tous les pharisiens ne sont pas du même avis sur la conséquence à tirer de cette guérison un jour de Sabbat. Si l'on se fie aux textes législatifs juifs postérieurs au christianisme, mais ayant pour la plupart des racines anciennes, on ne pouvait soigner un jour de Sabbat qu'en cas d'urgence et de danger de mort. Or ici on n'était manifestement pas dans ce cas. L'homme était aveugle depuis sa naissance, il aurait pu attendre quelques heures de plus, la fin du Sabbat. Mais voilà, pour Jésus, toute souffrance humaine est une urgence et elle doit l'être pour nous. Nous ne sommes plus assez attentifs aux souffrances des autres. Les uns parce qu'ils font trop de choses, même parmi les chrétiens et les prêtres. Ils courent tout le temps, mais après quoi ?

D'autres parce qu'ils ne sont mus que par l'esprit de consommation matérialiste dans lequel la souffrance humaine

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dimanche des Rameaux

Première lecture : Is 50,4-7

Deuxième lecture : Ph 2,6-11

Évangile : Mt 21,1-11

Parmi tous les moments de la vie de Jésus au cours desquels il nous est montré entouré d'une foule et de ses disciples, celui de son entrée à Jérusalem a dû être celui où il s'est senti le plus atrocement seul.

Oh ! je sais qu'une idée vient immédiatement à l'esprit en entendant ce que je viens de dire, et je l'exprime pour l'écartier tout de suite et dire pourquoi je n'ai pas parlé de la mort sur la croix.

Là aussi Jésus était entouré d'une partie de ses disciples et d'une grande foule, il souffrait, il allait mourir. Mais d'autres souffraient avec lui, d'autres éprouvaient de la compassion pour lui. L'un des crucifiés manifestait même de la foi en son règne. Dans sa souffrance Jésus n'était donc pas complètement seul. Une communion de prière s'était constituée autour de lui et même une certaine compréhension de la vraie nature du règne qu'allait inaugurer Jésus de Nazareth, au travers de la confession de foi de celui qu'on appellera « le bon larron » : « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras comme roi » (Lc 23,42). Confession complétée ensuite par celle du centurion romain auprès de la croix : « Vraiment celui-ci était le fils de Dieu » (Mt 27,54).

En revanche, si nous réfléchissons bien à la situation de Jésus entrant à Jérusalem, nous allons vite comprendre qu'il est complètement seul. Rappelons d'abord que cette entrée à Jérusalem est une entrée royale. Certes l'utilisation de l'âne comme monture peut indiquer un roi humble et pacifique. Mais il ne faut pas exagérer cette humilité et cet aspect pacifique, surtout du point de vue du spectateur de la scène des rameaux.

En effet, pour la grande majorité des Juifs, le Messie pouvait imposer l'humilité et la paix tout simplement parce qu'il était tout puissant et victorieux. Son règne de paix commençait après qu'il eut vaincu ses ennemis. Les symboles messianiques de paix ne doivent pas tromper. Pour la majorité des Juifs de ce temps, ils n'impliquaient pas la non-violence. Enfin signalons que l'âne était la monture des Pères d'Israël : les patriarches, dont les premiers rois prirent la succession.

L'entrée de Jésus à Jérusalem est donc une entrée royale, le verbe « crier » utilisé par les évangélistes à propos de la foule, apparaît d'ailleurs toujours dans des cas bien précis. La foule en effet crie ici comme crient les malheureux qui appellent le Messie à l'aide, comme crient aussi les démons qui reconnaissent ce même Messie. Ce que crie la foule est aussi sans équivoque *Hosanna*, ce qui signifie « donner le salut », expression voisine de celle adressée au roi David : « Au secours mon roi ! » (2 S 14, 4).

Monté sur son âne, Jésus s'avance à n'en pas douter vers le pouvoir, et cela suscite la crainte des uns (les grands prêtres et certains pharisiens) et l'enthousiasme des autres (les disciples et l'ensemble de la foule).

Seul Jésus sait qu'il n'en sera pas comme les uns le craignent, et comme les autres l'espèrent. Seul il sait qu'il ne sera pas roi selon l'ordre de ce monde, comme pourtant son entrée semble le laisser supposer.

Mais alors pourquoi cette entrée ? Pourquoi ce signe ambigu qui allait entretenir jusqu'au bout le malentendu messianique au sujet de Jésus de Nazareth ?

Je répondrai que cette affaire des rameaux est du même ordre que le baptême donné à Jésus par Jean Baptiste. Ce baptême était un baptême de repentance dont Jésus n'avait nul besoin. Jean Baptiste avait même voulu s'y opposer. Mais Jésus avait répondu : « Laisse faire maintenant, c'est ainsi qu'il nous convient d'accomplir toute justice » (Mt, 3,15). Jésus voulut ainsi assumer sa nature humaine jusqu'au bout, jusqu'à se laisser croire pécheur, de même il a voulu aussi, en entrant à Jérusalem, assumer son messianisme jusqu'au bout, jusqu'à laisser croire qu'il allait s'emparer du pouvoir, et par cet acte il nouait définitivement son sort. Ses ennemis de toujours, les grands prêtres, pouvaient dès lors compter sur tous ceux qui craignaient les fièvres messianiques et les terribles représailles romaines qu'elles pouvaient entraîner.

Il est donc bien seul, Jésus de Nazareth, bien seul malgré ses disciples qui l'entourent et la foule qui l'acclame. Seul aussi face à ceux qui complotent dans l'ombre, et préparent sa mort. Seul ? Pas tout à fait cependant car Satan est là. Que sont en effet les acclamations royales, « Hosanna au fils de David », « Béni soit au nom du Seigneur celui qui vient », oui que sont ces acclamations sinon les échos d'une proposition faite jadis par Satan à Jésus : « Tout cela (tous les royaumes du monde avec

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Que cet amour, comme ces parfums et ces aromates apportés par les saintes femmes pour l'ensevelissement n'aient plus alors leur destination funéraire. Qu'ils embaument notre vie et celles de nos prochains par les paroles et par les actes que nous accomplirons à la gloire de Dieu à la suite des deux Marie.

Sorties du tombeau, les deux Marie sont des femmes transformées, porteuses de la Bonne Nouvelle de la résurrection, et à cause de cela gratifiées de la vision pleine et entière du ressuscité. Or il peut en être de même pour tout chrétien qui vit sa foi et proclame la victoire du Ressuscité devenant ainsi un témoin vivant de la victoire de la vie sur la mort.

Un chrétien est en effet baptisé, et ce baptême est une nouvelle naissance véritable, un arrachement au tombeau, une marche vers la lumière, le tout rendu possible par l'événement de Pâques. Voilà pourquoi, compte tenu de ce qu'il représente, le baptême était appelé par l'Église ancienne « l'initiation chrétienne », ce qui présuppose qu'il a conféré quelque chose d'unique, de parfait et de complet.

Nous avons rappelé au début de cette méditation que les gardes du tombeau avaient été paralysés et comme enchaînés à ce même tombeau qu'ils gardaient, parce qu'ils incarnaient à l'égard du Christ l'ironie, l'hostilité et le doute.

Souvenons-nous alors que les hommes naissent semblables à ceux-là à l'égard du Christ, ennemis de Dieu justement condamnables ; futurs soldats de sépulcre, esclaves des forces du mal. Le baptême les arrache à cet esclavage, d'où les engagements pris de renoncer au péché, à Satan et à ses œuvres et de vivre d'une vie nouvelle. Ainsi veut-on engager le futur

baptisé sur la voie qu'a suivie le Christ et comme les saintes femmes, à s'éloigner du tombeau.

Ensuite il va falloir avancer. Les saintes femmes furent poussées par la foi sur les paroles de l'ange, paroles qui confirmaient tout l'enseignement de Jésus. Voilà pourquoi à chaque veillée pascale tous les chrétiens sont appelés à confesser leur foi avec le symbole des apôtres sous forme de réponses aux questions du prêtre et ce, dans la suite du renouvellement de leurs vœux de baptême, qu'ils sont tenus de suivre toute leur vie.

Le Christ en effet ne fait pas que rencontrer le baptisé, il entre en lui ; « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi », écrivait saint Paul (Ga 2,20).

Alors de quel droit, je le dis au passage en songeant à certains comportements, refuserions-nous l'entrée du Christ dans un petit enfant ? Au nom de quelle conception du temps, de la maturité humaine, du degré de perception de l'ineffable, assignerions-nous des limites à la grâce de Dieu ? Voudrions-nous alors nous transformer en soldat, qui à défaut de garder le Christ dans un sépulcre, lui interdirait de rentrer dans un petit enfant ? Enfin, et là encore je me permets de demander, de quel droit ? De quel droit un chrétien qui se sait sorti d'un tombeau laisserait la liberté à son enfant d'y rester ? Laisse-t-on quelqu'un libre de manger du poison ou de se noyer ?

L'amour commande de porter secours, aussi est-il naturel que l'amour de parents chrétiens les pousse à faire baptiser leurs enfants et à leur prêter leur voix pour toute une partie du rite baptismal : les engagements et la confession de la foi.

Le Christ n'est-il pas notre intercesseur, et n'a-t-il pas pris notre voix pour accepter de mourir à notre place afin de confesser une foi à laquelle aucun homme ne croyait encore ? D'ailleurs ne peut-on pas se demander si les petits enfants qui éprouvent très tôt tous les sentiments des adultes, du moins une certaine psychologie moderne le soutient, ne sont pas accessibles à une forme de foi à leur mesure. Et nous savons que le Christ a toujours su se mettre à la mesure des plus petits. Voilà pourquoi l'Église baptise les enfants très jeunes.

Sortis des eaux du baptême, ils sont nés de nouveau comme le Christ est ressuscité à Pâques et vit en eux. Nous souvenant que le mot « Christ » qui traduit l'hébreu *Mashiah* a donné « Messie » qui veut dire oint, le nouveau né baptisé sera oint du saint chrême comme signe de sa participation au ministère du Christ, comme prêtre prophète et roi et, s'il est adulte, confirmé avec cette même huile pour recevoir la plénitude des dons de l'Esprit Saint.

Il faut toujours régulièrement revivre ces étapes de l'initiation chrétienne pour se demander où l'on en est de ses renonciations au péché, à Satan et à ses œuvres, ce que l'on a fait de la foi que l'on a reçue, et quel est le degré de sincérité de la confession de cette même foi.

Sommes-nous toujours dignes du Christ que nous portons ? Ne tachons-nous pas trop souvent notre vêtement blanc, autrement dit n'empêchons-nous pas l'Être de lumière de croître en nous ? Et cette lumière du Christ que nous sommes chargés de porter, ne l'occultons-nous pas trop souvent ? Le tout nous conduisant à devenir des membres de moins en moins légitimes de l'Église.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

possession de lui (cf. Jn 13,26-30) et que Thomas est absent. Quant à Judas, il ne reviendra plus parce que déjà probablement mort. Quel beau symbolisme : Thomas reviendra quant à lui, mais en n'ayant pas été témoin de cet événement, il ne croira pas à l'apparition du ressuscité. La communion avec les apôtres et leurs successeurs est donc indispensable pour qu'existent et vive la foi au Ressuscité et ce qui en découle immédiatement, le pardon des péchés ou le refus du pardon, ce dernier élément étant oublié aujourd'hui trop souvent.

L'évêque, successeur des apôtres, a bien entendu le pouvoir de déléguer au prêtre ce sacrement de pénitence/réconciliation, mais il peut le lui retirer avec tout ce qui est lié à la procédure du *suspens a divinis*, qui peut même aller jusqu'à ôter au prêtre le droit de célébrer tous les actes de son ministère.

Si comme je l'écris dans mon livre *La Révolution chrétienne*, le prêtre doit être le fer de lance de la nouvelle évangélisation¹¹, il importe de s'en souvenir. On ne peut agir qu'en accord avec son évêque et en aucun cas se dresser publiquement contre lui quand il s'est prononcé sur une question touchant la foi et les mœurs, même si pour le faire il a dû quitter le terrain de la religion pour celui du politique.

J'en reviens à saint Augustin ; nous vivons dans deux cités, celle de Dieu et celle des hommes, et cette dernière peut aller à l'encontre de la volonté divine. Il est du devoir de l'évêque de le dire.

Tous n'agissent pas toujours à l'unisson. Ce n'est ni au peuple chrétien, ni aux prêtres de les juger, chaque diocèse est différent et la grâce d'État (car l'épiscopat est un sacrement)

confère le pouvoir de discernement à celui qui l'a reçu. L'Évêque n'a de comptes à rendre qu'à Dieu et au Pape.

Mais s'ils reçoivent ce don en commun dira-t-on, que faites-vous de la collégialité ? L'Évêque, maître chez lui ne risque-t-il pas de porter atteinte à l'unité de l'Église ? Non, si on est fidèle à l'Écriture sainte et à la tradition constante de l'Église catholique.

Car si l'on ne considère que ce texte, les mêmes apôtres sont tous à égalité et reçoivent en même temps le don de remettre ou de maintenir les péchés.

Mais on ne peut isoler ce passage. Au chapitre suivant de ce même évangile, Pierre se voit à lui seul confier par Jésus le pouvoir de paître ses brebis, et ceci par trois fois. Dans l'évangile selon saint Mathieu, au chapitre 16, Jésus le nomme Pierre à la place de Simon en lui indiquant clairement que sur lui il bâtira son Église. Et Jésus savait bien que cette construction ne se ferait pas en une génération. La promesse faite à Pierre concerne donc aussi ses successeurs, et la tradition a toujours évolué dans ce sens, à l'exception de deux très douteux conciles, celui de Constance (1414-1418) et celui de Bâle (1431-1449) qui essayèrent en vain de soumettre le Pape au concile.

Maintenant cette affaire est tranchée, tant par Vatican I en 1870 avec l'encyclique *Pastor aeternum* proclamant l'infaillibilité pontificale pour les questions touchant à la foi et aux mœurs, et de ce fait, même la supériorité du Pape sur les conciles, que par Vatican II qui maintient cette même infaillibilité en lien avec la collégialité des Évêques, sujet qu'on

n'avait pas eu le temps de traiter en 1870 à cause de la guerre. Reportez-vous pour cela à la constitution dogmatique sur l'Église, *Lumen Gentium*, particulièrement au paragraphe 22 sur le collège épiscopal et son chef. Il doit y avoir dans ce collège partage et écoute fraternelle, mais en dernier ressort c'est toujours l'avis du pontife romain qui l'emporte. D'ailleurs, comme pour tous les autres textes du Concile, Paul VI l'a signé le 21 novembre 1964 par ces mots : « Moi Paul, Évêque de l'Église catholique (suivent les signatures des Pères). »

C'est donc le successeur de Pierre seul qui authentifie tous les actes du magistère, y compris des conciles, parce qu'il a reçu du Christ lui-même ce « principat de la charité » qui seul permet de conserver l'unité dans la vérité.

Pour conclure, je pense donc que si on obéissait plus au Pape, sans feintes ni détours, le christianisme ne s'en porterait que mieux parce que l'Église catholique serait plus forte.

Je ne puis achever mon propos sans évoquer Thomas, d'autant plus que dans notre monde d'incrédules on en parle à tort et à travers, même chez les « analphabètes chrétiens » pour reprendre le qualificatif de Benoît XVI. « Moi je suis comme saint Thomas, je ne crois que ce que je vois. »

Les politiques s'y mettent aussi, c'est dire... ! Et ainsi on fait de Thomas l'apôtre de l'incrédulité alors qu'il est en fait l'apôtre des questions. C'est un homme qui cherche à comprendre comme en témoigne par exemple son intervention au chapitre 14 de notre évangile quand Jésus déclare à ses apôtres : « Quant au lieu où je vais vous en savez le chemin ! » Aussi Thomas a-t-il le courage de déclarer, alors que tous sont muets

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sans une grande édification que l'on prend connaissance de la façon pleine de charité à l'issue de ces débats parfois très violents dont les pasteurs ont résolu les difficultés soulevées et accordé le pardon à ces malheureux, jusqu'à ce qu'ils soient réconciliés avec eux-mêmes et la communauté tout entière.

Cela dit, Jésus n'y va pas de main morte, il est même extrêmement dur au point que, dans un premier temps, les pharisiens ne comprennent pas. Il leur reedit en effet qu'ils sont finalement des aveugles parce qu'ils ne voient pas la porte de la bergerie, et il précisera dans la deuxième parabole qu'il est cette porte.

Cependant, dans un premier temps, et dès la première parabole, il évoque ceux qui passent par un autre endroit que la porte en les qualifiant de voleurs et de bandits. En quoi les pharisiens qui constituaient le parti le plus cultivé et le plus proche de Jésus méritaient-ils de telles qualifications ?

En nous souvenant de l'affaire de l'aveugle-né auquel notre texte fait suite, les pharisiens sont ainsi désignés parce que, sous prétexte de promouvoir la loi de Dieu en l'expliquant et en aidant les hommes à y obéir, ils l'ont en fait dérobée, oubliant sa finalité que Jésus soulignera d'un trait simple, mais éclatant de lumière céleste : amour de Dieu et amour du prochain.

De la guérison de l'aveugle, ils ne retiennent qu'une chose : Jésus a violé le Sabbat. Peu leur importe que ce soit pour rendre la vue à un aveugle ! Ce qu'ils font ainsi, c'est qu'ils volent la loi de Dieu en la détournant de son but : le bonheur de l'homme. D'un même mouvement ils volent aux hommes non seulement leur bonheur, mais en sus, comme des bandits, leur liberté.

Laisser quelqu'un dans son handicap à cause d'un rite religieux ou d'une idéologie, si vénérables soient-ils, ne traduit pas le respect dû au Créateur et à ses créatures, et pour reprendre la symbolique de notre texte, ce n'est pas manifester de l'amour aux brebis.

Dans cette première parabole, Jésus dénonce donc le pouvoir usurpé par les pharisiens en ne passant pas par la bonne porte et en s'introduisant dans la bergerie par escalade, c'est-à-dire par ces raisonnements spécieux dont les conclusions se durcissent en règlements auxquels ils donnent une origine divine. Et Jésus, en disant que les brebis ne suivent que le vrai berger parce qu'elles connaissent (ce qui veut dire « aiment ») sa voix, sous-entend que ceux qui ont escaladé le mur de l'enclos ne seront pas suivis.

Les brebis chrétiennes aujourd'hui ont peu à craindre de chefs religieux qui agiraient comme les pharisiens. Les graves problèmes que l'Église a dû affronter ont conduit à beaucoup de sagesse, ses pasteurs. De surcroît le siège de Pierre est le plus sûr garant de la justesse du ton de la voix du Pasteur. Les brebis spontanément fuient toute parole qui ne sonne pas à l'unisson.

Les nouveaux pharisiens sont plutôt à chercher du côté de certains politiques, aveuglés par des idéologies et assoiffés de pouvoir. Ils sont même d'autant plus assoiffés qu'ils sont plus aveugles. Ils volent l'autorité d'un Dieu qui les gêne, et rognent de plus en plus sur les libertés des brebis, allant quelquefois jusqu'à mépriser le droit pourtant imprescriptible de la conscience. L'article 1^{er} de notre Constitution de 1958 dispose que la France est une République laïque, etc. « qui respecte toutes les croyances ».

Deux remarques : on parle fort heureusement de la France et de la République qui est le régime voulu par la grande majorité de ses citoyens. Alors pourquoi dans le discours politique oublie-t-on trop souvent le mot « France » au profit de celui de « République », comme si avant ce régime il n’y avait rien eu, ce que sous-entendaient d’ailleurs les révolutionnaires de 1792 en parlant de l’an 1.

Ensuite on mêle, tout comme à cette époque, la République, la nation et le peuple pour en faire une sorte d’amalgame abstrait, concurrent des religions anciennes considérées comme dépassées pour s’autoriser à élaborer une nouvelle religiosité voire même une autre morale. Ces gens, comme les pharisiens, outrepassent leur pouvoir. N’obéissant pas à la constitution du pays en ne respectant pas toutes les croyances, ils se comportent en véritables bandits de grand chemin tout à la fois de l’ambition ou du culte de l’homme !

Et, tout naturellement, rien alors ne pourra surgir de bon du judéo-christianisme comme d’ailleurs, tout comme pour les pharisiens rien ne pouvait sortir de bon d’un homme qui ne suivait pas le Sabbat.

Aujourd’hui en tombant du religieux au politique, le pharisaïsme demeure néanmoins par l’engagement partisan de certains chrétiens dans des idéologies contraires à leur foi.

Mais les pharisiens sont trop imbus de leur personne pour imaginer une seconde que Jésus les traite de voleurs et de bandits.

Alors Jésus passe à un cran supérieur. Il se proclame lui-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Nouveau Testament, on n'a prêché qu'un Jésus-copain ce qui entraînera plus tard une autre appellation : « Dieu de tendresse », remplaçant celle de « Dieu de miséricorde ». Et dans la foulée, on aura oublié le jugement !

Or s'il est vrai que l'amour bannit la crainte vis-à-vis de Dieu (cf. 1 Jn 4,18), il faut comprendre « peur », ce qui n'est pas la même chose. Un chrétien ne doit pas avoir peur de Dieu à cause de son baptême en Jésus-Christ, mais il doit le craindre sous peine d'ignorer sainteté et péché sans lesquels la religion est parfaitement inutile. C'est ce que ressentent d'une manière plus ou moins confuse nos contemporains en se désintéressant d'une Église qui n'ose plus parler de la crainte de Dieu et qui ne se rend pas compte que son discours est fatalement faussé quand elle se risque à parler de son amour, pour obéir à ses commandements. Et quand je parle de risquer, je n'envisage que la relation entre amour de Dieu et obéissance à ses commandements. Parce que s'il ne s'agit que de parler d'amour divin, alors là on ne manque pas de voix pour décliner cette pensée dans toutes sortes de directions que je m'abstiens de qualifier par charité.

Et j'en arrive tout naturellement à la promesse de Jésus présentée sous forme d'une prière, d'où l'importance d'avoir rappelé les versets omis. Si Jésus nous demande de prier, c'est qu'il prie lui-même, et la prière ici mentionnée est particulièrement importante puisqu'il s'agit de l'envoi du défenseur, appelé aussi « Paraclet » autrement dit de l'Esprit-Saint, désigné ici par le terme juridique d'avocat, c'est-à-dire celui qui parle à la place de l'accusé pour le défendre.

Ici donc l'Esprit de vérité est promis aux apôtres en collègue,

ce qui implique en communion avec Pierre et sous sa présidence. Et Jésus en profite une fois de plus pour opposer le monde, incapable de recevoir l'Esprit de vérité, à l'Église qui elle le reçoit pleinement dans sa hiérarchie et est ainsi la seule puissance capable de le communiquer.

Nous devrions donc tirer plus que nous le faisons les conséquences pratiques d'un tel texte. En premier lieu expliquer aux fidèles que la hiérarchie dans l'Église n'est pas une invention de l'Empereur Constantin ou encore un alignement sur les structures de la féodalité. Ces « perles » post-conciliaires, mais n'ayant aucun lien avec Vatican II, traînent encore non pas seulement à cause de l'extrémisme de vieux fantômes, mais aussi à cause de leurs disciples, pas très jeunes, mais encore suffisamment toxiques pour former de véritables « soviets » à la tête des paroisses, entretenant une sorte de lutte des classes opposant prêtres et laïcs, au nom de l'esprit de Vatican II. Le progrès est qu'ils parlent d'esprit, car Jean-Paul II et Benoît XVI ont fait en sorte qu'ils soient maintenant dans l'impossibilité d'invoquer les textes sauf à les découper, et qu'en outre ils en soient réduits à une sorte de spiritisme, faisant tourner quelques vieux guéridons des années 70 pour invoquer l'esprit du Concile !

Mais les plus intelligents ont compris que c'était désormais insuffisant, et ils demandent un autre concile : Vatican III, en des termes qui ne laissent aucun doute sur leur appartenance à l'hérésie conciliariste, voulant soumettre le Pape et la curie à une assemblée qui, je suis prêt à le parier, demandera à se réunir périodiquement comme le fit le concile de Constance en 1415. Ensuite, cette fausse doctrine fut condamnée au v^e concile de Latran (1512-1517).

Je l'ai dit et je le répète, les conciles de Vatican I et de Vatican II sont clairs, l'autorité dans l'Église vient du Pape et des Évêques, en communion avec lui. Parce qu'ils bénéficient, comme nous le rappelle ici notre texte, d'une assistance particulière de l'Esprit de vérité, ils sont gardés d'erreur. Et si dans les années 70, on a pu voir et entendre certains Évêques s'écarter manifestement de la doctrine catholique, c'est qu'ils ne suivaient pas les enseignements pontificaux. La communion avec le Saint-Père est plus que jamais d'actualité. Et quand je dis communion, j'inclus dans ce mot adhésion de la pensée et du cœur à son enseignement et à sa personne. On ne peut vraiment obéir au vicaire du Christ que si on l'aime, tout comme Jésus le demande à ses apôtres pour pouvoir être fidèles à ses commandements. Notre pape émérite a plus d'une fois souffert de ce manque d'amour. Il a prononcé quelquefois certaines phrases qui ne trompent pas. Il est allé même jusqu'à se comparer au « bouc émissaire ». Nul doute que cela ait joué un rôle dans sa renonciation !

Et pour achever de s'en convaincre il suffit d'avoir lu quelques textes d'ecclésiastiques particulièrement louangeurs à l'égard du pape François – je m'empresse de dire que je suis plus qu'heureux de son élection, sinon je ne dirais rien – textes dont certains relèvent proprement de l'indécence, les fleurs envoyées à François étant autant de pelletées de terre destinées à enterrer Benoît, le premier prix toutes catégories revenant très certainement à Hans Küng, publié dans son journal favori, ce qui n'étonnera personne vu le « talent » de l'auteur et la diffusion de son support médiatique. En bref, pour qui savait lire entre les lignes, ce pourquoi était complimenté le pape François apparaissait comme étant exactement le contraire de ce qu'avait fait et dit son prédécesseur, considérations que l'on pourrait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Si la foi est un don gratuit de Dieu, nous sommes aussi nous chrétiens, des dons que Dieu a faits à Jésus. Nous faisons partie, pour reprendre encore les paroles de notre évangile, « des hommes que Dieu a pris dans ce monde pour les donner au Christ ».

C'est cette conscience d'avoir été choisis par Dieu qui doit ôter de nos cœurs toute peur et produire en nous tout courage.

Revenons encore à la croix. L'intrépide saint Paul est allé jusqu'à écrire aux Galates : « Avec le Christ je suis un crucifié, je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi » (Ga 2,19).

Cette identification ne doit pas prêter à contresens. Nos souffrances en elles-mêmes, tout comme celles de Paul, ne nous font rien mériter, elles nous associent simplement au processus de sanctification voulu par Dieu aux souffrances du Christ qui seules sont méritoires. Mais comme Dieu ne veut pas nous sauver sans nous, plus la communion s'amplifie avec son Fils unique, plus nous nous conformons à sa personne, plus nos souffrances comme nos œuvres peuvent constituer des mérites. Ils viennent du Christ et s'emparent de nous pour nous conduire à lui et nous faire communier ainsi à l'union d'amour qu'est la sainte Trinité.

Ainsi peut s'éclairer un des passages les plus difficiles des épîtres pauliniennes concernant ce qui « manque aux souffrances du Christ » (Col 1,24).

Très prudemment, la TOB (Traduction Œcuménique de la Bible) a traduit par « détresse ».

Andréas Dettwiller, professeur à Genève, a en effet démontré que le mot grec employé ici (*thlipseis*) ne désigne jamais les souffrances rédemptrices du Christ, mais celles que ses disciples auront à endurer à cause de leur foi.

De plus, il donne une traduction littérale du verset qui élimine cette idée à la fois fausse et sacrilège, qu'il pourrait manquer quelque chose aux souffrances/détresses de Jésus-Christ. « Et je remplis ce qui manque aux détresses du Christ dans ma chair pour son corps qui est l'Église. »

Saint Paul conçoit donc son œuvre missionnaire et les épreuves qu'il endure comme une continuité des souffrances de la croix, tout en employant, nous l'avons signalé, un autre mot que celui qui est d'habitude utilisé pour les souffrances rédemptrices du seul Jésus.

Saint Augustin a étendu à tous les chrétiens cette communion aux souffrances du Seigneur au bénéfice de l'Église, c'est ainsi que fut compris le rôle des martyrs pendant les persécutions romaines. Et c'est dans ce sens aussi qu'il faut comprendre cette phrase de Pascal : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde. »

Le monde qu'il voit et pour lequel il est mort et qu'il faut bien distinguer de « ce monde » chez saint Jean, est toujours plein d'horreurs et d'abominations qui font souffrir l'amour qu'il nous porte, comme les chrétiens qui veulent en vivre.

Que ceux qui souffrent sachent que Jésus prie pour eux et non pour le monde dont il est question à la fin de notre passage. Dans ce dernier en effet, ne sont plus ceux vivants ou morts qui

ont été donnés au Christ. Le monde pour lequel le Christ ne prie pas est donc ce monde avec son prince, le diable, qui lui dicte ses lois. Cela dit, tant que le Royaume de Dieu ne sera pas complètement manifesté, « ce monde » sera dans « le monde » et nous menacera toujours. Soyons sûrs qu'il est cependant vaincu par la croix et qu'à notre tour nous ne pourrons en triompher que par notre attachement à cette même croix.

15. Michel VIOT, *Le vrai et le faux, comprendre la pensée de Benoît XVI*, éd. de l'Œuvre, 2009, p. 171.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avaient été mordus dans le désert, ce qui signifie : au point d'être dignes de perdre notre santé, en tout ou en partie, des membres de notre famille, notre situation, etc. ? Avouons, si nous sommes sincères avec nous-mêmes, que nous avons alors du mal à nous reconnaître pécheurs jusqu'à ce point. Combien de fois n'entendons-nous pas dire, quand ce n'est pas nous-mêmes qui le disons : « Moi qui ai tout fait pour ceci ou pour cela et voilà ce qui m'arrive, je ne l'ai tout de même pas mérité. »

Alors il faut aller au-delà de notre passage pour entendre Jésus expliquer en quoi et comment il est jugement. Écoutons Jésus : « Le jugement le voici : la lumière est venue dans le monde et les hommes ont préféré l'obscurité à la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises. En effet, quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière de crainte que ses œuvres ne soient démasquées. Celui qui fait la vérité vient à la lumière pour que ses œuvres soient manifestées, elles qui ont été accomplies en Dieu » (Jn 3,19-21).

Croire à la croix et la regarder, c'est laisser pénétrer en soi la loi de Dieu afin qu'elle éclaire toute notre vie. Cet éclairage ne sera pas toujours agréable car il implique la prise de conscience de tout ce qui était soigneusement caché depuis longtemps, mais il en est ainsi de certains excellents remèdes qui n'en sont pas moins amers et difficiles à supporter.

Cela dit ils peuvent guérir et nous redonner la vie en ce monde pour un temps. D'ailleurs, selon saint Jean, l'action salvatrice de Dieu n'est pas repoussée dans l'au-delà. C'est ainsi que tout l'être humain, corps, âme et esprit peut entrer en communion avec Dieu qui ne se réduit pas à une unité abstraite,

mais à une trinité, signe d'amour vivant, communiant à chaque composante de l'être humain. Dans nos moments d'épreuve, de souffrance, de désespoir et même de doute, rappelons-nous toujours que nous avons été baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et que par cet acte nous sommes entrés en communion avec La Trinité sainte.

Oui, nous avons été baptisés. Aussi, regarder vers le Christ, serpent d'airain, en croyant en lui, procure une guérison immédiate. Et pour Jean comme pour Paul le baptême constitue la pierre de fondation de cette guérison. C'est en effet un des grands thèmes des épîtres de Paul que celui de l'association à la mort et à la résurrection du Christ par le baptême auquel s'ajoutent ceux de la vie du chrétien cachés dans le Christ et l'être intérieur appelé à croître jusqu'à la stature du Christ.

Ici notre passage, seconde partie du chapitre 3 de l'évangile de Jean, conclut l'entretien de Jésus avec Nicodème traitant de la nouvelle naissance qu'on pourrait plus justement traduire : « Naissance d'en-haut. »

C'est donc dans la perspective baptismale qu'il est question de l'action bienfaisante du Christ, deuxième personne de La Trinité, serpent d'airain.

Aussi devrions-nous souvent nous dire et nous redire : j'ai été baptisé, j'ai tourné mon regard vers le Christ, je le tourne toujours vers lui et je sais que la résurrection vit en moi, je peux donc connaître des défaites et déceptions, des désillusions, je peux vieillir, voir même mourir autour de moi, perdre ma santé, mourir à mon tour, je sais cependant qu'en moi vit pour l'éternité un être de lumière qui grandit chaque jour à la stature

du Christ, et que, quand je fermerai les yeux, lui les gardera ouverts en direction du Christ, son regard alors deviendra le mien.

En cette fête et en guise de conclusion, quelle autre prière pourrait mieux reprendre ces considérations et les porter encore plus haut, que celle que la bienheureuse sœur Élisabeth de La Trinité a écrite d'un seul mouvement le 21 novembre 1904.

Cette prière est exposée dans la chapelle de la Vierge de l'église Saint-Michel de Dijon dont la religieuse a été, avec sa famille, paroissienne avant d'entrer au Carmel. Elle est encadrée et placée avec honneur sur un mur tout près des reliques de la bienheureuse, déposées dans un creux ménagé dans une des parois de la chapelle annexe attenante :

« Ô mon Dieu, Trinité que j'adore, aidez-moi à m'oublier entièrement pour m'établir en vous, immobile et paisible comme si déjà mon âme était dans l'éternité. Que rien ne puisse troubler ma paix, ni me faire sortir de vous, ô mon Immuable, mais que chaque minute m'emporte plus loin dans la profondeur de votre Mystère. Pacifiez mon âme, faites-en votre ciel, votre demeure aimée et le lieu de votre repos. Que je ne vous y laisse jamais seul, mais que je sois là tout entière, tout éveillée en ma foi, tout adorante, toute livrée à votre Action créatrice.

Ô mon Christ aimé, crucifié par amour, je voudrais être une épouse pour votre cœur ; je voudrais vous couvrir de gloire, je voudrais vous aimer... jusqu'à en mourir ! Mais je sens mon impuissance et je Vous demande de me revêtir de Vous-même, d'identifier mon âme à tous les mouvements de votre Âme ; de me submerger, de m'envahir, de Vous substituer à moi, afin que ma vie ne soit qu'un rayonnement de votre Vie. Venez en moi comme Adorateur, comme Réparateur et comme Sauveur.

Ô Verbe éternel, parole de mon Dieu, je veux passer ma vie à Vous écouter, je veux me faire tout enseignable afin d'apprendre tout de Vous ; puis, à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Comme l'écrit à juste titre le père Ladame dans l'ouvrage que j'ai déjà cité pour mentionner les deux révélations du Christ à Marguerite-Marie : « Les libertins du XVIII^e siècle ont ri des conversations du Sauveur et de la sainte, et les jansénistes les ont trouvées indécentes²¹. » Comme riraient d'ailleurs aussi bon nombre de nos contemporains, y compris hélas des catholiques.

Il faut alors leur répondre avec saint Bernard, comme l'écrit toujours le Père Ladame : « Dieu aime avec d'autant plus de véhémence, que l'amour n'est pas quelque chose qu'il a, mais quelque chose qu'il est. Heureuse l'âme que le Seigneur trouvera occupée à l'attendre ! Il ne passera pas auprès d'elle sans s'arrêter, sans lui parler, et ses paroles seront d'amour, paroles d'amant²². »

Et comme par hasard ce texte de l'Abbé de Clairvaux, si bien nommé le « docteur melliflue²³ », est extrait de son commentaire du Cantique des cantiques ! Le langage amoureux est un mode d'expression qui lui est familier tout comme au mystique, comme sainte Thérèse d'Avila et sainte Marguerite-Marie.

Parce que l'amour constitue la nature même de Dieu, le cœur qui saigne sur la croix est certes un reproche adressé à toute l'humanité à laquelle est demandée réparation par une foi plus vivante. Mais il est lui-même source de foi et de réparation puisque de lui coulent l'eau et le sang : l'eau du baptême et le sang de l'Eucharistie. C'est ce qu'exprime en termes forts l'extrait de l'évangile de Jean de l'ancienne messe et qui me fait le préférer au passage de saint Matthieu. Cela dit cette idée n'est pas pour autant absente de ce dernier. Le lien qui nous unit au

Christ dans le baptême constitue un joug facile à porter par rapport à tous les autres liens qui peuvent nous attacher ici-bas. Et le fardeau qui en résulte est d'autant plus léger qu'on reprend des forces dans l'Eucharistie, à partir de ce qui a été reçu au baptême.

Encore un mot pour revenir sur l'originalité de la dévotion du Sacré-Cœur : l'idée de réparation.

Nous avons évoqué la foi, mais il faut préciser. Il s'agit de la foi en la puissance rédemptrice de la Passion du Christ et donc de la participation du chrétien aux souffrances du Christ. Pour éviter tout dévotionnisme nous rappelons, comme nous avons eu déjà l'occasion de le faire, la manière dont il faut comprendre ce qu'écrit saint Paul aux Colossiens au chapitre 1 verset 24 (tel que traduit par la professeur Andreas Dettwiller) : « Et je remplis ce qui manque aux détresses du Christ dans ma chair pour son corps qui est l'Église. »

Croire en la rédemption par la Passion, porter le joug et le fardeau du Christ, son imitation, fait participer à ses souffrances, non pas dans le sens où elles seraient incomplètes en lui Jésus, mais où elles le sont en nous. C'est dans ce sens que sainte Marguerite-Marie écrivait d'ailleurs à une de ses novices : « L'amour rendra tout facile. Mais vous n'aimerez celui que l'amour a fait mourir pour vous qu'autant que vous saurez souffrir en silence et le préférer à la créature²⁴. »

Mais la dévotion du Sacré-Cœur n'est pas une affaire de couvent ni des seuls mystiques, c'est l'affaire de toute l'Église. Dès 1765 le pape Clément XIII attribuera une messe propre à la fête du Sacré-Cœur et Pie IX en 1856 l'étendra à toute l'Église.

C'est dans cet esprit que Paul VI précisera en 1965, en nommant explicitement sainte Marguerite-Marie, que par elle, Jésus demanda alors instamment que « tous les hommes rivalisent de ferveur unanime pour honorer son cœur blessé d'amour pour nous et pour réparer de toute manière les injures qu'on lui adresse²⁵ ».

Comme les injures continueront et risquent fort de s'amplifier, faisons aussi nôtre plus que jamais cette dévotion au Sacré-Cœur qui, comme le rappelait le pape Pie XI, est une synthèse de toute la religion.

19. *Quas Primas*, fin du paragraphe 17.

20. Jean LADAME, *La sainte de Paray, Marguerite-Marie*, éd. Résiac, 2007, p. 124.

21. Op. cité, p. 365.

22. Op. cité, p. 365 et 366.

23. Gaetano RACITI, ocsso, *Collectanea Cisterciensia* 72 (2010) 214-232, *Le message spirituel de saint Bernard* : « [...] le titre de “Docteur melliflue” (Doctor mellifluus). Le mot a été souvent pris, spécialement à partir du xv^e siècle, comme désignant le docteur “aux paroles qui ont la suavité du miel”. Une telle édulcoration n'est pas tout à fait un contresens, mais certainement un sens piège. Dans son acception première et véritable, le titre de “Docteur melliflue” reconnaît en Bernard un maître dans l'art d'extraire ce miel, qui est le sens spirituel, à partir de la cire de la lettre des textes scripturaires et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

secret » (Mt 1,19).

Les commentateurs se sont posé de multiples questions du genre : était-il vraiment juste de couvrir le crime d'adultère ? Ou encore : est-il juste de ne pas pardonner et d'user ainsi du droit de divorce en abandonnant une femme enceinte, même peut-être coupable ? Est-il juste de ne pas discerner l'œuvre de Dieu ? Etc.

Bien qu'apocryphe, le protévangile de Jacques, dont s'est très certainement inspirée l'Église catholique pour développer à juste titre (et non inventer) sa mariologie, donne à ce sujet une réponse intéressante parce qu'elle fait reposer la « justice » de Joseph sur l'amour de la justice divine. Je cite. Constatant l'état de Marie le texte dit :

« Et Joseph rempli de frayeur, se tint coi, et il se demandait ce qu'il devait faire d'elle. “Si je garde le secret sur sa faute, se disait-il, je contreviendrai à la loi du Seigneur. Mais si je la dénonce aux fils d'Israël et que son enfant vienne d'un ange, ce dont j'ai bien peur, alors je livre à la peine capitale un sang innocent. Que ferais-je d'elle ? Je la répudierai en secret”. La nuit le surprit dans ses réflexions et voici qu'un ange du Seigneur lui apparut en songe disant : “Ne t'inquiète pas à propos de cet enfant. Ce qui est en elle vient de l'Esprit-Saint, elle t'enfantera un fils auquel tu donneras le nom de Jésus. Car il sauvera son peuple de ses péchés”.

Joseph se réveilla et glorifia le Dieu d'Israël qui lui avait donné sa grâce, et il garda la jeune fille. »

À partir de ce moment-là Joseph nous est décrit comme le défenseur de Marie et de sa pureté, même au risque de sa propre vie.

Là encore Joseph nous est proposé comme modèle, car sa

justice repose sur l'amour, l'amour de Dieu qui l'empêche d'accepter ce que le Décalogue considèrerait comme un crime, et l'amour du prochain qui lui fait craindre de verser un sang innocent. Il choisit alors le secret, peu glorieux certes, mais ô combien charitable. Pour un chrétien à l'exemple de Joseph, la charité doit toujours passer avant la gloire : glorification de sa personne, ou de ses idées. Et là encore c'est la conviction de la réalité de la puissance divine qui dépasse tout, qui nous fera imiter Joseph, gardien du rédempteur, gardien de la source du pardon.

« Que ce soit pour nous un devoir d'honorer Saint Joseph, qui peut en douter que le Fils de Dieu a voulu l'honorer du nom de père ?... C'est encore le nom que lui donna la divine Mère, poursuit saint Alphonse de Liguori. Quel ange, ou quel saint, dit saint Basile, a jamais mérité d'être appelé père du Fils de Dieu ? Nous pouvons donc bien appliquer à Joseph ce que dit saint Paul : il a été autant au-dessus des anges, qu'il a reçu un nom plus excellent que le leur. Par ce nom de père, Joseph a été plus honoré de Dieu, que tous les patriarches, les prophètes, les apôtres, les pontifes ; ils ont tous le nom de serviteurs. Joseph celui de père » (Saint Alphonse de Liguori. Sermon pour la fête de saint Joseph).

2^e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : Is 49, 3... 6

Deuxième lecture : 1 Co 1,1-3

Évangile : Jn 1,29-34

Jean le Baptiste nous apparaît dans le quatrième évangile comme le premier à rendre témoignage à Jésus. Il le fait au lendemain d'une discussion avec des prêtres, des lévites et des pharisiens, venus l'interroger à propos de son baptême. Non, dit-il, il n'est pas le Christ, mais le Christ va venir. Aussi ajoute-t-il : « Il vient après moi et je ne suis même pas digne de dénouer la lanière de sa sandale. » Et dans le texte que nous avons lu, Jean Baptiste reprend son propos après une précision capitale : « C'est de lui que j'ai dit : derrière moi vient un homme qui a sa place devant moi car avant moi il était. »

« Au commencement était le Verbe », tels sont les premiers mots de l'évangile selon saint Jean. Ils éclairent bien le témoignage de Jean-Baptiste. Jésus a beau se manifester après lui, il est avant lui parce que Verbe de Dieu. Au chapitre 8, notre évangéliste va encore plus loin, jouant sur le temps des verbes pour affirmer cette idée en faisant dire à Jésus : « Avant qu'Abraham fût, je suis. »

Pour Jean-Baptiste, pour notre évangéliste, il est donc bien clair que le Messie n'est pas seulement un prophète. Il est Dieu, Verbe de Dieu, il est de toute éternité et de ce fait précède tout prophète.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

conversion, l'imminence du Royaume et du jugement de Dieu, il a été fort et conquérant et ce dans des moments très difficiles comme par exemple aux époques correspondant aux pontificats des bienheureux Pie IX et saint Pie X à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, et ensuite la continuité magistérielle a été assumée à Rome jusqu'à nos jours.

Certains vont réagir : « Vous êtes un nostalgique d'un catholicisme du passé autant obscurantiste que triomphaliste. » Je n'ai pas le temps ici de répondre à cela et de faire un cours d'histoire purificateur des mémoires, qui serait pourtant bien nécessaire. Mais je veux bien admettre que je suis un admirateur d'un catholicisme sûr de sa foi, confiant en son magistère, qui gérait des églises pleines et n'avait pas la triste mine d'un syndic de faillite.

Je souhaite donc que les chrétiens ne prennent pas leur parti de vivre en post-chrétienté, comme une petite minorité, n'osant plus rien dire, qui sera tout juste bonne à être parquée dans les antichambres des camps de la mort spirituelle. Souvenons-nous de l'histoire récente des Juifs de France. Drancy et Pithiviers ne furent que des escales pour la shoah (l'anéantissement). Jésus est allé dans le pays de l'ombre pour porter la lumière et non pour se fondre dans les ténèbres. Mieux, il y a appelé ses premiers disciples, pas forcément parmi les plus humbles et les plus simplets. Tout rabbi devait exercer un métier manuel. Jésus était charpentier, Paul était réparateur de tentes et de voilures de bateaux. Pourquoi alors veut-on absolument, dans un certain christianisme, que ces quatre premiers apôtres aient été incultes ? Pour faire pauvre et humble, comme la laideur liturgique, vêtement, musique, paroles, décors, etc. après les années soixante-dix ? Le style débraillé a tenté de nous en

convaincre. On a vu le résultat !

On pouvait être pêcheur et instruit en théologie, nous en avons au moins la quasi-certitude pour Jean, auteur ou coauteur du quatrième évangile. Et de plus il était connu du grand prêtre puisqu'il peut se permettre de faire entrer Pierre dans sa demeure (Jn 18,15).

Aussi allons-nous avoir la preuve là encore de la hardiesse de Jésus, hardiesse liée aux allusions d'Isaïe rapportées par saint Matthieu. L'ombre de la mort était le symbole de l'occupation païenne, Jésus veut en délivrer, nous l'avons relevé. Et bien paradoxalement, pour appeler ses premiers disciples, Jésus n'hésite pas à creuser et à amplifier l'image de l'ombre de la mort en leur disant à eux, qui pêchaient au filet, qu'il les ferait pêcheurs d'hommes.

En entendant cela, nous pensons simplement à une simple transposition imagée de la pêche aux poissons, à la belle et bonne pêche missionnaire des hommes, ramenés et convertis au Royaume de Dieu. Il y a du vrai, mais c'est un sérieux raccourci dû à notre manque de culture biblique. D'après l'Ancien Testament, l'image du filet a quelque chose de très négatif. Le texte le plus clair et qui sans doute s'impose ici, est celui d'Habacuc au chapitre premier. Il y est question du peuple chaldéen, successeur des Assyriens, pour opprimer Israël comme instrument de la vengeance de Dieu sur son peuple rebelle. Et je cite le prophète s'adressant à Dieu sur cette vengeance : « Tu fais désormais les hommes à l'image des poissons de la mer, de ceux qui grouillent sans maître : celui-là les tire tous à l'hameçon, il les drague au filet, les ramasse au chalut. Alors il est joyeux, il exulte... alors videra-t-il son filet

pour encore assassiner des nations, sans trêve ni pitié ? » (Ha 1,14,15,17).

Il y a fort à parier que nos quatre appelés connaissaient cette prophétie ou tout du moins que saint Matthieu le pense. C'est ce qui donne du sel (sans jeu de mot) à cette image du filet. Car Jésus réussit ce tour de force d'attirer à son service ses quatre premiers apôtres avec une image aussi repoussante ! Mais voilà, elle est évoquée par lui, et c'est ce qui change tout. En devenant pêcheurs d'hommes, sur la parole du Christ, les disciples reçoivent certes le filet de Jésus qui a la vertu sanctificatrice d'attirer au Royaume de Dieu, mais qui ne perd rien du caractère peu engageant du filet d'Habacuc. Répondre à la vocation de Dieu, c'est assumer la responsabilité de jeter le filet comme le voyait Habacuc et comme le voit Jésus ! Ce filet on le reçoit d'abord sur sa propre personne, et la sainteté de l'appel doit alors faire ressentir son indignité et son péché. Et quand on le jette à son tour, il doit produire le même effet, annoncé par le résumé de la prédication de Jésus : « Convertissez-vous car le Royaume des cieux est proche. »

Jésus ne rassemblait donc pas avec de la mousse de couleur de certaines soirées branchées tel que pourrait le laisser penser le discours chrétien sur le Dieu de tendresse qui a remplacé le Dieu de miséricorde, mais avec un filet solide maillé de justes jugements et de pardons.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est ce combat-là qu'il faut poursuivre aujourd'hui pour ne pas perdre notre saveur et être lumière du monde face aux alliés du prince des ténèbres qui le gouvernent.

Le seul courage chrétien face au monde d'aujourd'hui est celui de dire « non », le reste n'est que diplomatie mondaine assaisonnée de sel avarié !

6^e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : Si 15,15-20

Deuxième lecture : 1 Co 2,6-10

Évangile : Mt 5,17-37

Malgré les premiers versets de notre passage dans lesquels Jésus se garde contre une fausse interprétation concernant sa venue, beaucoup de chrétiens d'hier et d'aujourd'hui sont tombés dans le piège. Jésus aurait rompu avec l'Ancien Testament au nom de l'amour du prochain et d'un libéralisme avant la lettre. Et bien évidemment l'Église l'aurait trahi en instituant un nouveau légalisme qui n'aurait rien à envier en dureté à celui de la loi de Moïse !

Notons qu'au II^e siècle, Marcion, exégète romain, avait à peu près énoncé ces idées sans attendre l'empereur Constantin et l'Édit de Milan de 313 (nous fêtons son 1 700^e anniversaire), qui allait marquer la fin des persécutions contre les chrétiens. Début des infidélités ou commencement d'une nouvelle ère ? Tout dépend de la façon dont vous vous laissez influencer par les médias, ou de la façon dont vous vous en gardez.

Au cours de son ministère terrestre, Jésus a apporté quelques changements dans l'application du Sabbat et dans la distinction du pur et de l'impur, changements qui lui ont valu l'accusation de ne plus suivre les préceptes de l'Écriture sainte appelés la loi et les prophètes.

Si on ajoute à cela l'attitude de saint Paul sur la circoncision et ce qu'il a dit et écrit à ce sujet avant que saint Matthieu n'ait écrit son évangile, on comprend que notre narrateur insiste sur la fidélité de Jésus à la loi et aux prophètes. Jésus n'est ni un traître, ni un démagogue libéral. En contestant certaines formes de légalisme, Jésus n'entend pas trahir le judaïsme, pas plus qu'après lui saint Paul n'a prétendu le faire. Il veut simplement le purifier au travers de son messianisme afin qu'il soit plus à même d'accomplir ce que Dieu a demandé à Abraham : « Former un peuple saint pour attirer toutes les familles de la terre afin qu'elles soient bénies en lui » (Gn 12,3).

Il ne s'agit donc pas de supprimer ou d'amoindrir certains commandements de Dieu comme cela est rappelé au début de notre passage, mais au contraire de mieux les respecter en les approfondissant quitte à modifier leur mode d'application. Et cela va aboutir en fait à une exigence plus grande parce que plus spirituelle, devant être mieux acceptée au-delà des frontières du peuple juif. Jésus mise au fond sur la conception universaliste de la sagesse telle qu'elle est développée dans la littérature sapientiale de son peuple. La première lecture d'aujourd'hui est on ne peut plus claire à ce sujet : Ben Sirac évoque la vie et la mort, proposées comme choix à chaque homme à propos de l'obéissance aux commandements. On ne saurait être plus universaliste puisque la vie et la mort regardent tout homme. Saint Paul de même parle de sagesse aux Corinthiens, dont la communauté est à majorité pagano-chrétienne. Autant d'illustrations scripturaires du rapport de la raison et de la foi, si bien mis en évidence par l'Écriture sainte tout comme par les Pères de l'Église, si magistralement rappelé par notre pape émérite Benoît XVI.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

8^e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : Is 49,14-15

Deuxième lecture : 1 Co 4,1-5

Évangile : Mt 6,24-34

Ce passage du sermon sur la montagne sur l'argent et les soucis, fait, certainement, partie des textes qui ont donné lieu aux plus grands contresens et générés par là un très grand nombre de stupidités.

Commençons par l'argent qui occupera d'ailleurs l'essentiel de notre réflexion puisque la question des soucis lui est subordonnée, comme nous le verrons, et ce, bien que Jésus en dise beaucoup plus sur le sujet. Il est relativement bref sur l'argent parce que dans plusieurs endroits de cet évangile selon saint Matthieu, comme d'ailleurs aussi dans d'autres, cette question est abordée. Ceux qui en ont fait une lecture rapide diront, et même pire prêcheront, que Jésus a condamné les richesses comme obstacle au salut. Cela semble être le cas ici comme plus loin au chapitre 19 versets 26-30 dans la célèbre histoire du jeune homme riche. Et d'accentuer alors l'amitié de Jésus pour le pauvre en grossissant la réprobation du Christ pour les richesses. Et l'on croit alors le succès garanti, d'une part parce qu'il y a moins de riches que de pauvres et que même parmi les riches, surtout s'ils sont de culture catholique, rares sont ceux qui se reconnaissent comme tels, culpabilisés qu'ils sont par le jugement négatif qu'on prête à Jésus sur toute forme de richesse en ce monde.

Aussi, pour commencer à balayer devant notre porte, il ne sera pas inutile d'écouter les propos les plus durs à l'encontre des riches, excellent moyen en somme de se dédouaner et d'acquérir une auréole à bas prix.

Quant à recevoir l'auréole de la pauvreté ou s'en approcher par le social, certains s'imaginent que le temps des soldes est permanent !

En fait les adeptes du « Plus pauvre que moi tu meurs » ont oublié deux choses capitales. L'une, que nous avons déjà relevée à propos du sermon sur la montagne, mais qu'il faut constamment rappeler : Jésus ne supprime rien du message de l'Ancien Testament, il en corrige simplement les exagérations qui poussent au contresens dans sa réception. Or l'Ancien Testament, dans de très nombreux textes, fait de la richesse en ce monde une bénédiction de Dieu et ce d'autant plus que jusqu'au II^e siècle avant notre ère il n'envisagera pas de vie après la mort. Si Dieu a donc à récompenser, il doit le faire dès cette vie. Ainsi Abraham, le béni de Dieu par excellence, sera très riche et verra s'accroître ses richesses au fur et à mesure qu'augmenteront ses bénédictions. Et il y a d'autres exemples. Même le livre de la Sagesse, rédigé à peu près en 50 avant Jésus-Christ, qui croit ouvertement à la vie éternelle, ne dédaigne pas pour autant la richesse. Il fait parler Salomon qui place la recherche de la richesse en ce monde comme un des fruits de la sagesse envoyée par Dieu (cf. Sg 8,9 et 10). Le luxe n'est reproché que lorsqu'il favorise l'idolâtrie ou en est la conséquence. Salomon est critiqué pour ses femmes étrangères auxquelles il laisse pratiquer leur idolâtrie sur la terre sacrée d'Israël, allant jusqu'à y participer lui-même dans sa vieillesse, mais pas pour l'opulence de son harem, signe extérieur de

richesse !

Amos, le plus critique des prophètes de l'Ancien Testament contre les riches, ne prononce son oracle très dur contre les femmes riches de Samarie en les qualifiant de « vaches de Basan » qu'après avoir annoncé la destruction des maisons qui étaient décorées de sculptures en ivoire représentant des idoles (Am 3,15). Et sa dénonciation de la course aux bénéfices par des marchands est clairement présentée comme la conséquence d'un mépris de la loi de Dieu (Am 8,4-9).

Aussi Jésus veut-il éclairer la notion de la rétribution divine. De même que la souffrance n'est pas toujours une punition d'un péché (déjà dans l'Ancien Testament avec Job), Jésus le rappelle dans l'histoire de l'aveugle-né (Jn 9,1-3), de même l'argent n'est pas non plus automatiquement le signe de bénédiction de Dieu. Le croire c'est imaginer détenir tout pouvoir en son nom comme les commerçants dénoncés par Amos, autrement dit : placer l'argent à la place de Dieu. Et c'est cela, uniquement cela, qui est dénoncé. Le texte original est d'ailleurs sans ambiguïté puisqu'il utilise le nom de Mammon pour désigner l'argent, vocabulaire qui va dans le sens d'une conception divinisante de l'argent. La conclusion en forme de comparaison le prouve : « Aucun homme ne peut servir deux maîtres [...] vous ne pouvez servir à la fois Dieu et l'argent. »

L'argent n'est donc plus la garantie absolue de la présence d'une grâce de Dieu et peut donc constituer un piège pour l'homme, et un piège redoutable au point de remplacer Dieu dans sa vie.

Nous avons connu ou nous connaissons des gens qui ne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

un peu, c'est possible, mais je pense qu'il n'y a pas que cela. La provocation et l'humour noir constituaient souvent une manière d'enseigner, des prophètes de l'Ancien Testament qui n'hésitaient pas à choquer pour marquer les esprits. Mais quand on connaît un peu les particularités du premier évangile, on est obligé d'y voir davantage.

Je relèverai deux particularités : la première est que Jésus est envoyé d'abord pour convertir tout le peuple juif. Aussi, même si un Juif avait perdu le droit de pratiquer pleinement sa religion du fait de l'exercice d'un métier considéré comme honteux et immoral, il devait pouvoir être atteint par la puissante transformation de l'appel du Christ, et c'est ce qui se passe ici. L'évangéliste appelle déjà « don de Dieu » celui qui va recevoir l'appel. Parce qu'il va entendre la voix du Seigneur, Lévi ne s'appelle plus Lévi, il est déjà Matthieu. Il se donne à Jésus comme Jésus se donne à lui.

Et ceci nous amène devant le mystère de la grâce. Celui ou celle qui va répondre oui à son Seigneur est déjà préparé et transformé, et pour ce dernier verbe, je vous renvoie à l'importance du nom dans la pensée juive, qui fait que le changement de nom change l'être en lui donnant un destin nouveau. Les exemples dans l'Ancien Testament ne manquent pas ! La grâce divine vient donc en l'homme avant même qu'il ne réponde. Ainsi la bienheureuse Vierge Marie est-elle saluée comme « pleine de grâce » avant même qu'elle ne réponde oui à l'archange. Dieu nous aime avant même que nous le connaissions et l'aimions.

Voilà qui devrait nous rendre toujours joyeux nous qui croyons, nous qui sommes baptisés et qui, en plus du nom

humain qui est le nôtre, portons en nous le beau nom de Jésus. Ainsi, quand Dieu nous regarde il ne voit pas seulement nos péchés qui l'emportent toujours sur nos bonnes œuvres. Quand Dieu nous regarde il voit son fils, si du moins nous ne le renions pas, autrement dit si nous l'écoutons ensemble, c'est-à-dire en Église, là où sa parole retentit dans toute sa puissance et sa vérité. Et si tout cela n'a pas encore été ressenti par certains je leur dis, comme ambassadeur du Christ, ne regardez pas le passé, ne regardez pas en arrière car vous risqueriez, telle la femme de Loth, de vous transformer en statue de sel ! Vivez l'aujourd'hui de Dieu et les lendemains qu'il promet. Quels que soient votre passé et les noms qui peuvent y être accolés, ne pensez qu'à une chose : aujourd'hui vous êtes Matthieu, autrement dit « don de Dieu », un homme ou une femme à qui Jésus a dit « suis-moi ».

J'en arrive à la deuxième caractéristique de l'évangile selon saint Matthieu. Son insistance sur la toute puissance de Dieu et sur la force de son appel, je dirais même la marque que produit toujours son appel, très exactement comme l'Ancien Testament la présente.

Ceux qui ont étudié Jonas en ont un bel exemple. Jonas a entendu un appel de Dieu semblable à celui de Matthieu. Mais contrairement à lui, dans un premier temps il fuit cet appel. Je n'ai pas le temps ici de reprendre toutes les significations de cette fuite. Je n'en retiens qu'un aspect. Malgré sa fuite, malgré son refus d'obéir à Dieu qui l'appelle, il joue quand même et malgré lui son rôle de prophète. Un exemple : grâce à lui tous les matelots du bateau sur lequel il se trouve se convertissent au Dieu d'Israël. Cela dit, tout en jouant ce rôle, Jonas n'est guère heureux car il ne lui arrive que des malheurs à cause de son

premier refus d'écouter Dieu. Il ne fait pas bon jouer les sourds devant la parole du Seigneur. Posons-nous alors, plus souvent que nous ne le faisons, la question de notre surdité spirituelle quand il nous arrive des catastrophes. Et comprenez-moi bien, je ne dis pas que les souffrances que nous pouvons subir constituent toujours un châtement de Dieu. Non, les souffrances humaines ne sont pas toutes des punitions divines loin de là. Mais quelques-unes le sont. Comme tout chrétien, je dois combattre contre la souffrance. On me dira alors que Jésus l'a acceptée certes, mais non sans larmes et sans exprimer le désir qu'elle passe loin de lui. Voilà pourquoi en toute vérité, et ce pour vous éviter quelques souffrances, je suis modeste, je ne dis pas toutes ; je me dois de dire que quelquefois nous pouvons en être responsables dans les domaines de la santé ou des rapports avec autrui, pour ne prendre que deux exemples sans oublier bien sûr les offenses à la loi de Dieu, que celui-ci peut punir !

Mais cela dit, et en songeant un instant à nos plus gros péchés, avouons que Dieu est surtout un Dieu d'amour. Qu'aurions-nous en effet subi si le Seigneur nous avait abandonnés aux conséquences de nos fautes ? Le Christ a véritablement payé pour nous. De même qu'au moment où Lévi allait être appelé, il était déjà Matthieu « don de Dieu », nous sommes par notre baptême frères du Christ et fils de Dieu. Nous vivons de la grâce rédemptrice, d'un Dieu qui nous appelle à le suivre et nous donne en même temps la force de marcher derrière lui. Comme Matthieu, ouvrons-lui notre maison, autrement dit notre cœur, et comme ce même Matthieu, invitons-en d'autres à partager cette fraternité d'amour. Comme lui, ne craignons pas le « qu'en dira-t-on ». De tout temps il y a eu et il y aura des grincheux et des grincheuses pour salir tout ce qu'ils voient et interpréter de travers les meilleures intentions. Quand on

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prévenir tout enthousiasme populaire qui aurait pu faire dévier son auditoire sur la véritable nature de sa mission, d'où l'ordre aussi de ne parler qu'aux Juifs dans un premier temps, afin d'accomplir les Écritures qui les concernent et leur donnent une priorité. Enfin de voiler encore l'aspect glorieux du messianisme qui devait rassembler les nations.

2/La deuxième raison du secret entourant la mission du premier type est, je pense, de nature pédagogique vis-à-vis des apôtres. Quand je parle de secret, j'y inclus cette interdiction pure et simple de dire que Jésus est le Messie et j'y comprends l'ordre de n'aller en parler qu'aux Juifs seulement. Je reste donc dans le cadre de la mission restreinte.

Voyons d'abord le secret absolu, que Jésus garde par exemple en parlant aux foules en paraboles et en ne donnant des explications qu'aux seuls apôtres.

Qu'est-ce que cela signifie ? Cela veut dire, je pense, qu'une vérité spirituelle, pour être correctement reçue, doit être intériorisée et que cela demande du temps, du silence, une certaine maturation. Et ce qui était vrai à l'époque du Christ le demeure à notre époque. Ainsi, pour faire nôtre une parole de Dieu, nous avons besoin de temps, de silence, de réflexion. Pourquoi ?

Parce que la parole de Dieu a toujours une double fonction ; elle accuse et elle console. Aussi faut-il que l'homme qui est saisi par elle ait le temps de faire le tour de ses accusations comme de ses consolations. Sinon... eh bien comme dans la parabole du semeur, il est comme le terrain qui reçoit la Parole au milieu des épines ou comme l'endroit pierreux. La Parole ne

pourra pas croître en lui, étouffée par des agents extérieurs, mais aussi faute de racine. Et bien évidemment, tout témoignage à rendre à cette Parole sera impossible.

Ensuite quand le temps du secret, du silence est passé, quand on a fait le tour des accusations et des consolations de la Parole, alors on peut aller vers les autres. Mais d'abord pas n'importe quels autres. Jésus avait d'abord envoyé ses disciples vers les Juifs et j'ai donné comme motif, l'accomplissement de l'Écriture. Je pense qu'il y a davantage et il faut revenir à cette idée de pédagogie que j'ai déjà évoquée.

Les apôtres doivent en effet avoir conscience que le Messie qui les envoie est celui qui a été annoncé par les prophètes, autrement dit que l'Évangile est dans la continuité de la foi juive et son accomplissement. D'où la nécessité d'une première évangélisation dans le milieu qui les a vus naître sous forme d'un approfondissement de leurs connaissances religieuses.

Je pense que cette recommandation du secret trouve aujourd'hui son application non pas dans la nécessité de convertir les Juifs comme à l'époque de Jésus, question que nous ne pouvons traiter ici parce qu'elle nécessiterait une homélie par elle-même, mais dans ce que nous appellerions la réévangélisation des chrétiens. Cela ne veut pas dire qu'il faut se désintéresser des autres humains. Tous ont besoin de se convertir au Christ pour être sauvés, car c'est le seul chemin du salut. Mais nous ne sommes pas juges des formes que doit revêtir cette conversion. En dehors des Juifs il est clair que c'est par le retour à l'Église, tout en laissant subsister le mystère que constitue le salut de ceux qui ont servi Jésus sans le savoir en faisant du bien à ceux qui souffraient, tel que cela est décrit

dans la parabole du jugement dernier (cf. Mt 25,31-46). Mais en ce qui concerne les Juifs, nous maintenons que le mystère est encore plus grand en fonction de ce que saint Paul a écrit aux Romains, tant au chapitre 9 qu'à la fin du chapitre 11 auquel nous vous renvoyons.

Mais ces précisions étant données, à partir du moment où nous croyons que l'évangélisation n'est pas un domaine réservé aux douze apôtres et à leurs successeurs, mais qu'il concerne tout le peuple des baptisés, il est nécessaire, compte tenu de son ignorance, de réapprendre au peuple chrétien ce qu'est sa foi. Il doit redécouvrir la Bible et ce qu'enseigne la tradition de l'Église. Il est juste et même très important de dire que la foi chrétienne est la rencontre de l'homme et du Christ. Cela ne diminue en rien le rôle d'intermédiaire de l'Église, mais, au contraire, renforce sa fonction en l'obligeant à être claire quant à son message.

Le bienheureux Jean-Paul II en a été conscient puisqu'il a été à l'origine du Catéchisme de l'Église Catholique paru en 1992, reformulé dans les admirables résumés de Benoît XVI dans le Catéchisme Abrégé dit *Compendium* et dans le très récent Youcat distribué aux jeunes lors des JMJ de Madrid.

Mais ces textes ont-ils eu le retentissement qu'ils méritaient ? A-t-on, comme Benoît XVI le demandait dès 2011 dans *Porta Fidei* pour l'année de la foi 2012-2013, célébré le vingtième anniversaire du Catéchisme de l'Église Catholique comme « contribution très importante à l'œuvre de renouveau de toute la vie ecclésiale voulue et mise en application par le deuxième Concile du Vatican » comme l'écrivait le bienheureux Jean Paul II dans sa constitution apostolique du 11 octobre 1992

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

des Apôtres qui compte pourtant sans doute parmi les plus difficiles à comprendre du Nouveau Testament.

Je n'ai rien contre la *lectio divina*, la vraie, j'entends par là celle que peuvent se permettre, dans la prière certes, ceux qui connaissent les langues sacrées et ont quelques expériences du commentaire biblique. Et ce sont à n'en pas douter des sages, parce qu'ils savent que sans l'Esprit Saint ils ne peuvent comprendre la parole de Dieu, et ils sont aussi savants parce qu'ils ont appris les langues sacrées et se sont donné la peine de lire leurs prédécesseurs dans le périlleux exercice du commentaire biblique.

Toutes ces constatations nous ramènent au début de notre texte. Pourquoi cette action de grâce de Jésus qui semble opposer les sages et les savants aux tout-petits ?

Pour essayer de comprendre, il ne faut pas se précipiter sur une interprétation littéraliste fondée sur le sens moderne de pareilles expressions.

Un autre texte de saint Matthieu peut nous éclairer, après que Jésus et Pierre eurent payé l'impôt du temple, ce qui a amené Jésus à s'exprimer sur la grandeur et la puissance en ce monde pour arriver à une comparaison, les autres disciples lui posent la question : « Qui donc est le plus grand dans le Royaume des cieux ? » (Mt 18,1). Jésus appelle alors un enfant et invite ses disciples à changer en devenant comme lui, ajoutant : « Celui-là donc qui se fera petit comme cet enfant, voilà le plus grand dans le Royaume des cieux » (Mt 18,3).

Il est clair que Jésus ne loue pas ici je ne sais quelle pureté

enfantine imaginaire et impensable pour le Nouveau Testament.

L'enfant est appelé, il vient et se trouve comme dépendant au milieu d'adultes. C'est à ces deux titres qu'il doit être pris pour exemple ; obéissance et dépendance.

Devenir comme un enfant, se faire tout petit devant les réalités du Royaume, ici la voix et la présence de Jésus, ou autres manifestations de même nature, voilà ce à quoi Jésus appelle tous les hommes, qu'ils soient instruits ou pas, pauvres ou riches, puissants en ce monde ou non, ils doivent être tout petits, ne pas pour autant oublier leur instruction s'ils en ont une, ou se dispenser d'en acquérir une s'ils n'en possèdent pas, et je pourrais reprendre mes exemples précédents en les développant dans le même sens.

Non, ce qui est demandé à l'homme c'est d'écouter Dieu, de se sentir dépendant de lui, d'attendre tout de lui, ce qui ne signifie pas s'infantiliser comme il semblerait que le veuillent certains prédicateurs selon ce que beaucoup me disent.

Les autres textes évangéliques sur les petits enfants, comme Matthieu 19,13-15, sont à comprendre dans le même sens que nous venons d'exposer, et je rappelle que le passage de Matthieu 18 sur la question du plus grand s'achève par : « Qui accueille en mon nom un enfant comme celui-là m'accueille moi-même » (Mt 18,5).

Jésus est donc allé jusqu'à se comparer lui-même à un enfant à cause de sa disponibilité et de son obéissance vis-à-vis du Père. Et ce n'est pas un hasard si l'extrait de l'évangile du jour est l'un de ceux, chez Matthieu, où Jésus insiste le plus sur sa

proximité vis-à-vis du Père (les deux autres étant 21,37 et 24,36).

Je pense utile également de se reporter à l'Ancien Testament, si présent à l'esprit de Matthieu, et au livre de Daniel, familier à toute la littérature chrétienne.

Pour expliquer l'énigme de son songe de la statue (Dn 2), le roi de Babylone, Nabuchodonosor, fait appel aux sages et aux savants de son peuple en matière d'oniromancie, c'est-à-dire la connaissance de l'avenir par les songes.

Ceux-ci ne consultant que leur savoir, se révèlent incapables d'expliquer quoi que ce soit et s'attirent la colère du roi qui ordonne de faire périr « tous les sages de Babylone » (Dn 2,12).

Or parmi ces sages il y avait trois Juifs exilés, qui d'ailleurs n'avaient pas été consultés bien que le roi les ait trouvés plus sages que d'autres au cours d'un épisode précédent (Dn 1,19-21).

Et il n'est pas inintéressant de préciser que cette sagesse était liée à l'observance des lois alimentaires rituelles du peuple juif. Mais voilà, ils étaient étrangers et on avait « oublié » de les consulter.

C'est pourtant Daniel qui suspend l'ordre de massacrer en demandant un délai au roi pour interpréter son songe, et l'ayant obtenu il va prier avec ses deux autres compagnons Juifs, demandant grâce à Dieu pour lui et les autres sages de Babylone, pourtant païens.

Il reçoit alors par révélation l'explication de la vision et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comme avec la parabole du semeur, placés devant la question de la toute puissance de Dieu, et nous allons trouver des réponses analogues. De même que ce n'était pas un défaut de puissance de la parole divine qui faisait que certains ne l'écoutaient pas et qu'il fallait chercher ailleurs les causes de ce refus, dans les qualités différentes des terrains représentant des cœurs endurcis, de même ici ce n'est pas Dieu qui a semé l'ivraie, mais un ennemi « le mauvais ». Soit dira-t-on, mais pourquoi cette liberté lui a-t-elle été laissée ?

Disons tout de suite que nous touchons là encore au problème du mal, qui même au travers des écrits bibliques garde une grande part de mystère et que bien évidemment nous ne prétendons pas ici élucider.

Il faut simplement rappeler certaines conceptions bibliques. Le récit mythique de la désobéissance d'Adam et d'Ève a pour principal but de nous expliquer l'origine du mal dans une création divine parfaite, œuvre de Dieu. La perfection de la création exigeant la liberté de l'homme qui nous en est présenté comme le roi en Genèse 1. Chaque « journée » de création est conclue par : « Dieu vit que cela était bon. » Celle qui concerne la création de l'homme au sixième jour par : « Dieu vit que cela était très bon. » Voilà donc l'homme qualifié comme la créature la plus importante de Dieu et je devrais préciser aujourd'hui « l'humain » car en Genèse 1 l'homme et la femme sont créés en même temps et c'est comme couple, autrement dit pour la Bible comme union de deux parties de l'humanité de sexe différent, qualifiés d'image de Dieu. Image certes, mais pas Dieu. D'où un interdit que « l'humain » ne doit pas transgresser pour limiter sa puissance et l'empêcher ainsi d'être Dieu lui-même.

Là est l'origine de la souffrance, de la mort et du mal en général. Le mal n'a aucune préexistence et il n'est pas divin. La Bible exclut donc tout dualisme métaphysique. Mais ce mal n'en est pas pour autant créé par Dieu : il provient de la résistance de l'homme aux ordres de Dieu, comme mauvais exercice du don de la liberté donné à une créature. L'ennemi qui vient pendant la nuit, « pendant que les gens dormaient » précise notre texte, sans faire mention d'un quelconque sommeil du maître, apparaît comme le symbole de la faiblesse humaine. Le sommeil dans la Bible est un signe ambivalent. C'est celui de Jacob qui lui permet, en s'anéantissant, de recevoir une révélation divine (Gn 28,10-19) avec la vision de l'échelle garnie d'anges montants et descendants, indiquant la présence de Dieu, d'où le nom de Bethel donné au lieu où dormait et a rêvé Jacob. Bethel signifiant maison de Dieu, mais c'est aussi un signe d'affaiblissement qui peut se révéler mortel, je pense au sommeil de Sissera, un ennemi d'Israël, qui pendant ce sommeil se fit enfoncer un piquet dans la tempe (Jg 4,17-22), et on peut y ajouter que malgré eux les apôtres, tout en dormant, participèrent tous à la trahison de Judas et au reniement de Pierre.

Beaucoup de textes du Nouveau Testament insistent sur la vigilance de l'homme pour éviter les pièges du mal et pour ne pas être surpris par l'arrivée du jour du Seigneur.

Cela dit, les serviteurs du maître du champ ont beau avoir eu un moment de faiblesse en laissant l'ennemi semer l'ivraie, ils se rachètent en quelque sorte en signalant au maître sa présence. Et ils vont jusqu'à le mettre en cause quant à l'existence de l'ivraie, mais sans le lui dire, très exactement comme nous mettons Dieu en cause quand nous voyons dans notre famille, dans notre pays,

dans nos paroisses et dans l'Église, quelque chose qui ressemble à de la mauvaise herbe.

Oui Seigneur, toi qui es bon et tout puissant, tu n'aurais donc pas su faire que de bonnes semailles ?

D'où vient donc la présence autour de nous de toutes ces nuisances que je laisse à chacun le soin de qualifier selon la situation où il se trouve ?

Voyez-vous c'est la formule interrogative qui insinue un doute et par là même met Dieu en cause. La réponse du maître est on ne peut plus claire : c'est ailleurs qu'il faut chercher, et il désigne l'ennemi. Et je ne puis m'empêcher de penser que Jésus en disant cela à un certain nombre de paroissiens de notre temps se sentirait ridicule, comme tous les prêtres qui osent encore parler du diable – et j'en sais quelque chose.

Mais maintenant je ne me sens plus seul car nous avons un Pape qui n'hésite pas à en parler fréquemment. Et le diable n'aime pas que l'on parle de lui, d'où l'inévitable question concernant ceux qui n'en parlent jamais : souhaitent-ils lui faire plaisir et pourquoi ? Ou ont-ils des déficiences théologiques ? Quant à ceux qui ont l'effronterie de dire que nos contemporains ne comprennent plus ce langage, on peut leur retourner la question : reçoivent-ils mieux leurs messages socio-humanitaires complètement désacralisés, purifiés de toute allusion aux anges et au démon, et où la croix n'est finalement qu'un déni de justice supplémentaire provoqué par les riches au détriment des pauvres ?

Alors là oui, comme le disait le pape François, l'Église n'est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aillent !

« Qu'ils aillent donc dans les villages, acheter à manger. » Ils ont de la sollicitude ces apôtres dira-t-on ? Oui, le conseil est bon et utile à condition d'avoir de l'argent, et de cela les apôtres ne se préoccupent pas car ce qui compte c'est que ces gens s'en aillent au plus vite pour qu'à eux treize ils puissent manger tranquillement leurs cinq pains d'orge et leurs deux poissons.

Combien de fois avons-nous des réactions du même genre devant ceux qui sont dans le besoin ? L'idolâtrie de notre confort nous ôte d'emblée l'envie de partager, d'espérer l'aide de Dieu-même, et nous voulons renvoyer la question à d'autres. Avec toute sorte de bons arguments : je ne gagne pas assez ou je paie assez d'impôts pour que l'État s'en occupe, etc. Chacun connaît la suite, je ne veux pas vous faire perdre votre temps ou risquer de vous donner de mauvaises pensées !

« Ils n'ont pas besoin de s'en aller, donnez-leur vous-mêmes à manger », ordonne Jésus à ses apôtres comme à nous-mêmes aujourd'hui. Et le premier miracle arrive, les apôtres avouent à Jésus qu'ils ont bien autre chose, autrement dit que l'endroit n'est pas aussi désertique que cela en matière d'alimentation. Certes ce n'est pas grand-chose, mais c'est tout de même un peu, et c'est ce peu que les apôtres amènent à leur maître.

Et le peu qui passe par les mains de Jésus devient abondant, tout comme l'eau ordinaire qui servait aux ablutions des Juifs à Cana, parce que grâce à des mains humaines, elle obéit à la parole de Jésus, devenant un vin délicieux.

En nourrissant une foule à la suite de Moïse, Jésus apparaît

comme le nouveau Moïse en faisant collaborer des hommes, les apôtres, en chassant les démons de l'égoïsme de leur cœur comme il avait chassé les démons de ceux qu'il avait guéris auparavant. Mais Jésus fait encore mieux que Moïse. Ceux qui avaient mangé la manne au désert sont morts, comme le rappellera Jésus au chapitre 6 de l'évangile de saint Jean, les apôtres en revanche, de par leur conversion à l'amour du Christ, deviendront les intermédiaires de la puissance de vie qu'est cette nourriture terrestre, alors symbole prophétique de la nourriture spirituelle, du pain de vie qui donnera la vie éternelle, pain de vie que Jésus identifiera à sa chair, ce que les cailloux tombant du ciel avec la manne pourraient en quelque sorte annoncer déjà.

Un mot encore sur cette question du pain. Au début de son évangile, saint Matthieu nous avait aussi montré Jésus en situation de fabriquer du pain. C'est la première tentation des trois : « Si tu es le Fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent des pains » (Mt 4,3). Mais c'est au cours d'un jeûne qu'il pratique, que Jésus se voit proposer cela par le tentateur. Et de fait il aurait pu le faire. Mais le tentateur lui demande cela de façon à ce qu'il pense d'abord à lui, à ce qu'il préfère son égoïsme à la prière soutenue par le jeûne. Et dans ce cas Jésus répond : « Ce n'est pas seulement de pain que l'homme vivra, mais de toute Parole sortant de la bouche de Dieu. » Jésus n'aurait pas eu la cruauté de faire cette déclaration à une foule affamée. Et quelquefois je vous avoue que je me demande si l'Église, peu consciente de la gravité de l'extension de la pauvreté, ne serait pas tentée de penser de même, à défaut d'avoir le courage de le dire. Comment espérer en effet des changements allant dans le sens de la solidarité humaine et du combat contre la pauvreté, d'hommes politiques qui ne respectent pas la vie humaine, qui dans bien des cas ne savent

même plus ce que le mot « humain » signifie ? On a beaucoup parlé de diaconie ces temps-ci et on continuera fort heureusement à le faire ! Puissent ces paroles transformer beaucoup de pierres en pains, en s'étendant bien sur le sens de ces deux substances !

Mais cela ne se fera qu'avec un plus dans le domaine de la foi, et cela nous ramène aux premiers questionnements du début de cette homélie sur la multiplication des pains elle-même. En quoi le fait que Jésus ait réellement multiplié les pains et les poissons ferait du tort à ce que nous venons d'exposer, surtout si on veut bien se donner la peine de s'informer sur ce que l'on peut savoir aujourd'hui de sûr, scientifiquement parlant, en matière de témoignage contrôlé sur ce qu'ont accompli un certain nombre de saints au nom du Christ. Et pourquoi donc, ces derniers ayant accompli ce type de miracles, le Christ ne l'aurait-il pas fait lui qui est vrai homme et vrai Dieu ? Et je laisse ici la parole à Jean-Christian Petitfils, car ses propos ne peuvent qu'inciter à plus de foi et conduire à la prière, pour que nous ayons plus de courage et aussi plus d'audace pour marcher sur le chemin de la multiplication de l'amour et de la prise en compte des vrais besoins des hommes. Après avoir rappelé que la réforme du pape Benoît XIV (milieu du XVIII^e siècle) avait considérablement durci les conditions de reconnaissance de miracles en matière de canonisation, notre auteur écrit :

« Des multiplications de farine, de blé et de pain sont survenues au couvent de la Puye en Poitou en 1825 et 1827 sous l'égide du directeur spirituel de la communauté des Filles de la Croix, saint André Hubert Fournet ; à Ars vers 1830 où après le passage du célèbre curé Jean-Marie Vianney, la boulangère Jeanne-Marie Chanay s'aperçut que le grenier jusqu'alors vide était tellement plein de grains qu'on avait du mal à en ouvrir la porte. Peu après un autre miracle est constaté : celui d'une multiplication de la pâte dans le pétrin.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Parlons aussi de silence-épreuve, comme celui de Dieu dans le célèbre poème de Job, de Dieu qui semble rester sourd aux demandes répétées d'explication de Job sur ses souffrances. Je parle d'épreuve surtout pour la fin du livre en prose. Ma réponse est plus discutable et plus complexe pour la fin du poème en vers et je pense que le silence de Dieu n'est pas une épreuve, mais plutôt un refus d'explication, une sorte de leçon que Dieu donne à ceux qui croient qu'il leur doit quelque chose, à ceux qui se croient justes et pensent ne rien mériter de mal, comme Job pendant toute une partie du poème.

Enfin il y a le silence-patience de Dieu qui cherche à faire miséricorde ; le retard du châtement de Sodome et de Gomorrhe et le retard de la parousie, c'est-à-dire l'arrivée du Royaume. Il y a un peu de tout cela dans notre texte. Jésus n'est pas complice de ses disciples qui veulent voir cette femme disparaître, comme il n'est l'allié d'aucune de nos discriminations. Il est Dieu, il veut que chacun aille jusqu'au bout de son idée pour que la vérité soit manifestée et que la justice puisse alors paraître sous sa double forme de punition ou de pardon, ou les deux à la fois.

Mais Dieu agit toujours après le silence. Pensons au grand silence d'avant la création dans la tradition juive. Après le silence de Jésus, la femme se heurte à deux paroles :

1/La première est une déclaration dont elle devrait logiquement déduire que Jésus ne peut rien pour elle puisqu'elle ne fait pas partie des brebis de la maison d'Israël. Elle pourrait donc s'en aller sur ce simple constat d'incompatibilité. Ce serait sans risque personnel pour elle, sinon pour sa demande pour sa fille, mais commode en tout cas pour tous les autres.

Ce genre de départ devant certains énoncés religieux qui forcent à prendre des risques si on insiste, n'est-ce pas au fond l'attitude de beaucoup devant des règles ou des lois divines qui semblent les rejeter. Et ce genre de fait n'existe-t-il pas aussi jusque dans l'Église elle-même lorsque l'on n'ose pas exposer sa vérité à la lumière de la révélation qui passe en tout ou en partie par le jugement de l'Église. Mais il pourrait aussi y avoir une attitude agressive de la part de la femme : Jésus fait du communautarisme religieux, il fait l'apologie du ghetto ! Quelle horreur devant l'égalité républicaine dont on aime tant parler aujourd'hui. Eh bien la femme ne proteste pas, elle ne va pas amener des excités contre Jésus et les siens. Elle dit humblement : « Seigneur viens à mon secours. »

Contrairement à ce qui s'est passé dans notre texte de dimanche dernier, Pierre avec les mêmes paroles avait été immédiatement exaucé. Cela dit Pierre était connu de Jésus et des autres, et tous voyaient son naufrage. Jésus bien évidemment sait ce qu'il y a dans le cœur de cette femme, mais pas les témoins.

2/D'où une autre parole assez agressive celle-là, à la limite même de l'injure, qui aurait pu encourager cette femme à fuir définitivement ou à revenir avec un autre groupe de « femes » par exemple, si cela avait existé à l'époque ! Quelle leçon veut encore donner Jésus ?

Se méfier de la fausse humilité, si courante dans les milieux religieux qu'elle en devient un réflexe. Et je puis vous dire que dans l'Église, les laïcs et les ministres sacrés sont dans une totale égalité fraternelle !

La femme va accepter de faire partie de ces petits chiens, mieux elle va reprendre l'image de Jésus et la développer d'une manière prophétique. Car il faut bien s'entendre sur cette affaire de miettes qui tombent de la table des maîtres. Là encore il ne faut pas trop « presser » les images, comme on presse un citron. Cela ne veut pas dire que les païens n'auront que des miettes du salut, autrement dit qu'ils ne goûteront pas la plénitude de ce salut, car ce serait contraire à tout l'Évangile et à saint Paul,

Ce sur quoi notre attention est attirée, c'est sur le fait que les maîtres laissent tomber de leur table la nourriture, tout comme les Juifs ont laissé l'Évangile à la porte de leur synagogue.

Chassés par les Juifs hostiles au Christ, les missionnaires chrétiens se sont tournés vers les païens. Ils ont été rejetés de la table du peuple élu, les maîtres, pour tomber apparemment plus bas sur les poussières païennes.

Ainsi la femme est ressortie vainqueur de ce combat spirituel avec le Christ, combat qu'il faut savoir accepter pour aller jusqu'au bout de son amour du prochain et aussi et surtout de son humilité devant Dieu.

Luther aura quelques phrases percutantes en parlant du jeu sérieux que Jésus joue avec la Cananéenne, et je le cite : « C'est un véritable bordel pour la foi quand Dieu se montre autrement que quand il se laisse prêcher. Grâce et Évangile sont prêches et maintenant il se montre comme un ennemi. Cela implique un grand art que de laisser Dieu être véridique. » Mais encore faut-il être parvenus au même degré d'humilité devant Dieu que la Cananéenne pour sentir, comme le disait Calvin à son sujet :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bien-aimé qui restent au pied de la croix, ni même Pierre qui, avec ce disciple, courra le premier au tombeau annoncé comme vide par Marie Madeleine.

Mais nous n'en sommes pas là ! Nous nous trouvons au point de départ du chemin qui va conduire au saint doute, avec une justification du secret imposé par Jésus. Et c'est encore Pierre qui va être le héros de ce passage, avec cette fois-ci une parole du Christ qui semble contredire celle sur laquelle nous nous sommes longuement arrêtés dimanche dernier.

Pour la première fois en effet dans l'évangile, Jésus annonce sa Passion, ses souffrances et sa mort. Et cela, dans les différents partis ou groupements juifs de cette époque, était impensable pour le Messie.

Précisons de plus, mais je pense qu'on ne le rappellera jamais assez : le serviteur souffrant décrit par le second Isaïe dans les chapitres 40 à 55 ne désignait pas le Messie, mais un prophète persécuté, peut-être d'ailleurs l'auteur lui-même. Son retranchement de la terre des vivants (Is 55,3) ne signifie pas la mort. Il faut le comprendre au sens d'Ezéchiel (Ez 37) et des Lamentations (Lm 3,52-57) où la mort est évoquée comme une simple image puisque ceux qui en sont atteints revivent finalement, les ossements desséchés, comme dans la prophétie d'Ezéchiel.

À cette époque en effet, il n'y avait pas de foi en la résurrection. Ainsi le serviteur du Seigneur pouvait aller jusqu'à paraître comme mort, il ne l'était pas réellement comme le sera Jésus. Et ce n'est qu'après la résurrection du Christ que les premiers chrétiens appliqueront à Jésus cette prophétie d'Isaïe

sur le serviteur souffrant, en particulier le quatrième chant (Is 52,13 à 53,12).

C'est pourquoi en son nom, comme en celui des autres disciples, Pierre peut dire à Jésus qui parle ainsi de son avenir sinistre : « Dieu t'en garde Seigneur, cela ne t'arrivera pas ! » Pour lui Jésus connaît un moment de déprime, tout comme le grand prophète Élie qui, après avoir vaincu les prophètes de Baal, s'enfuit au désert devant les menaces de Jézabel et demande la mort.

Pierre veut donc remonter le moral de son maître, son intention est bonne c'est certain, il agit par amour du prochain.

Réponse de Jésus : « Passe derrière moi Satan, tu es un obstacle sur ma route, tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes. »

Cette réponse est une douche froide et d'autant plus glacée qu'elle est brutale : d'heureux Pierre tombe au rang de Satan ; de sujet de révélation du Père, il rétrograde à n'être plus que le porte-parole de la chair et du sang de l'humanité coupée des mystères de Dieu. De roc fondateur d'Église il devient obstacle à la mission de Jésus !

Mais Jésus ne le chasse pas pour autant ; il le fait passer derrière lui. Ainsi Pierre, qui avait été peu de temps auparavant élevé presque au même rang que le maître, doit réintégrer le groupe des disciples. Il doit réaliser que malgré sa belle confession de foi, il sait qu'il ne sait rien et qu'il doit encore apprendre.

Au-delà du malentendu sur le messianisme, c'est toute l'attitude de l'homme devant certains mystères déroutants de Dieu qui est ici visée. Tout particulièrement la souffrance et la mort. Scandaleuses pour le Messie à l'époque de Pierre, elles le sont tout autant à toutes les époques et dans bien des cas.

Combien de fois en effet ceux qui appartiennent au monde sans Dieu, comme aussi des croyants de notre Église durement éprouvés, nous demandent comment nous pouvons continuer à croire en un Dieu tout puissant et bon, alors que surviennent tant de souffrances et de morts qui nous apparaissent comme injustes et qui peut-être effectivement le sont ?

Je dis « peut-être », car nous autres humains ne voyons que l'apparence des choses. Dans des personnes comme dans des groupes, Dieu peut punir des crimes que nous ignorons, et que ceux qui sont victimes de souffrance se gardent bien de dire. Quand on confesse dans des lieux baignés par la souffrance comme le sont les prisons et les hôpitaux, endroits où pour un croyant dire toute la vérité hors de toute sanction humaine peut apparaître comme un ultime acte de liberté manifestant qu'on est encore un homme, on voit certains envers de décors qui empêchent de trop vite accuser Dieu d'injustice. Voilà pour ce qui est caché.

Mais ne jouons pas les autruches ! Et montons un cran plus haut à celui des communautés. L'Europe souffre en ce moment, et ce n'est sans doute pas fini ! Voulant rester dans mon domaine qui est d'abord spirituel, je vous demande de faire un simple constat. Regardez le chemin parcouru entre un des grands moments fondateurs de la reconstruction de l'Union Européenne, le traité d'amitié franco-allemand signé par Charles

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

24^e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : Si 27,30-28, 7

Deuxième lecture : Rm 14,7-9

Évangile : Mt 18,21-35

Saint Matthieu poursuit la question du péché évoquée dimanche dernier avec une question de Pierre sur la faute entre frères et non plus sur le péché en général, dans la communauté.

Ici, il s'agit très précisément d'un chrétien qui a fait du tort à un autre chrétien. Et on relèvera qu'en posant sa question sur le nombre de fois qu'il faut pardonner, Pierre essaie de se mettre en valeur devant son maître, et peut-être aussi devant les autres disciples.

Il avance en effet le nombre de sept fois alors que les rabbis de son temps conseillaient quatre fois. La réponse de Jésus, comme la parabole qui la suit et qui l'illustre donnent toutes deux dans une démesure bien sûr calculée.

Pierre qui croyait être un héros de la miséricorde, avec sa proposition, se voit assommé et je dirai même aplati par le nombre que lui indique Jésus. Soixante-dix fois sept fois ou encore, autre traduction possible, soixante-dix-sept fois sept fois. Et ceux qui entendirent cela, le moment d'étonnement passé, ne purent que songer au célèbre passage de Genèse 4, le chant de Lamek, descendant de Caïn, qui fonde sa propre puissance sur la démultiplication du mal engendré par la

vengeance tribale et privée, quand il n'y a point de juges qui ne soient partie : « Oui j'ai tué un homme pour ma blessure, un enfant pour une meurtrissure. Oui Caïn sera vengé sept fois, mais Lamek soixante-dix-sept fois » (Gn 4,23b à 24).

Arrêtons-nous un instant sur ce premier élément de réponse. Le nombre lui-même, par son énormité, signifie simplement qu'il faut toujours pardonner. Le texte grec qui est ici traduit est en effet pensé en araméen, langue parlée par Jésus et qui, comme l'hébreu, ignore les abstractions. Il faut toujours du concret. Ainsi quarante voudra dire « long », et soixante-dix fois sept fois « toujours » !

À la sinistre comptabilité des torts, qu'on se fait l'un contre l'autre pour se donner bonne conscience le jour où l'on se vengera, Jésus oppose la force souveraine du pardon ; qu'est-ce que sept devant soixante-dix-sept fois sept ? Si l'on y réfléchit bien en étant honnête avec soi-même, avouons que pareille exigence est difficile.

Dans le texte précédent, nous relevions déjà la difficulté qu'il y avait d'aller trouver seul à seul un frère qui avait péché et ce, pas forcément contre soi. Ici il s'agit d'un péché contre soi et il faut toujours pardonner. Je n'ai connu personne, à commencer par moi-même, qui a réussi pareille prouesse ! On peut certes avec le temps et la prière, si on est chrétien, finir par pardonner. Mais cela peut être long parce qu'il faut arriver à combiner deux démarches qui ne sont pas évidentes : détacher l'offenseur de son offense et récapituler le nombre d'offenses qu'on lui a peut-être aussi faites en y ajoutant, pour faire bonne mesure, les offenses faites à Dieu.

Voilà pourquoi, je le dis au passage, l'examen de conscience journalier, avec la prière du soir, n'est pas une pratique relevant de je ne sais quelle vieille bigoterie, comme le recours à la confession, pourvu qu'on vienne y chercher vraiment le pardon de Dieu et non pas un allègement de la conscience pour retourner en courant plus rapidement à ses péchés familiers ! Certains ne se confessent pas assez, d'autres trop souvent ! Les pénitents comme les confesseurs (qui sont aussi des pénitents) ont leur part de responsabilité dans les deux cas. C'est pourquoi une nouvelle évangélisation n'est possible que par la redécouverte de la notion de péché et ce qui en est la source : le péché originel dont il est de bon ton de ne plus parler, pas plus dans les homélies que dans les catéchismes. Et qu'on ne vienne pas me dire que le catéchisme de l'Église catholique de 1992 en parle avec grande pertinence. Nous sommes censés le fêter en même temps que le Concile Vatican II puisqu'il a eu vingt ans en 2012 ! Car je répondrai alors que si cet excellent catéchisme a connu un beau succès d'édition, comme aussi son résumé de Benoît XVI, il n'est pas reçu dans nos communautés comme il le devrait, et il est plus que probable que le point précis évoqué ici, le péché originel, y est pour quelque chose !

Que des petits bébés naissent comme êtres corrompus, cela apparaît monstrueux aux oreilles catholiques, même les plus habituées à la messe. Mais si les discours qu'on y entend, se résument au passage en boucle de « tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil, nous irons tous au paradis », saupoudré d'un peu de Jésus-Christ, on comprend les difficultés des chrétiens à affronter la réalité du mal au point que bien souvent, quand l'affrontement est là, on y perd souvent la foi !

Certes les prêtres ne sont pas d'abord des annonciateurs du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

26^e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : Ez 18,25-28

Deuxième lecture : Ph 2,1-11

Évangile : Mt 21,28-32

Jésus s'adresse ici à ses pires ennemis avec sa question. Jamais parmi les chefs des prêtres et les anciens il ne comptera la moindre sympathie, et encore moins de disciples, même cachés. La question se pose seulement pour le disciple qui fait entrer Pierre dans la maison du grand prêtre Hanne, selon l'évangile de Jean qui nous précise qu'il était connu de lui (Jn 18,16).

De plus, si vous lisez ce qui précède notre passage, l'entrée messianique de Jésus à Jérusalem, les rameaux, les vendeurs chassés du temple, la malédiction d'un figuier sans fruits symbole de la vie sans foi, le dilemme dans lequel il place les grands prêtres et les anciens pour qu'il leur réponde à une question tout en leur posant celle que nous méditons avec la parabole des deux fils, vous pouvez imaginer aisément que l'ensemble n'a pu que leur déplaire. Jésus interroge donc des gens qu'il vient de mécontenter gravement au moins trois fois.

Je pense utile de préciser maintenant un peu plus la nature de ce mécontentement, parce qu'il éclaire singulièrement l'évangile du jour.

L'entrée à Jérusalem justifie la crainte du grand prêtre en

exercice, Caïphe, gendre d'Hanne, qui avait répondu à ceux qui s'inquiétaient de la popularité de Jésus : « C'est votre avantage qu'un seul homme meure pour le peuple et que la nation ne périclite pas tout entière » (Jn 11,50).

Et voici l'inquiétude à laquelle répondait Caïphe : « Cet homme [Jésus] opère beaucoup de signes. Si nous le laissons continuer, tous croiront en lui, les Romains interviendront et ils détruiront et notre saint lieu et notre nation » (Jn 11,48).

L'entrée royale de Jésus à Jérusalem ne peut donc que les avoir encore plus fortement agacés. Le fait d'avoir chassé les marchands du temple les avait scandalisés (cf. les versets 12 à 17 de ce même chapitre 21) car si l'on y réfléchit bien, Jésus empêchait le fonctionnement normal du temple qui, pour les sacrifices d'animaux, exigeait la présence de vendeurs et de changeurs. À titre d'exemple, un Juif habitant Rome n'allait pas faire le voyage avec le bœuf qu'il voulait sacrifier ; il fallait bien l'acheter sur place. Et de plus les grands prêtres et leurs subordonnés percevaient des taxes extrêmement importantes sur ce commerce. Aussi dans la foulée, le figuier stérile, maudit, pouvait très bien les représenter. Quant à la question posée à Jésus par ces mêmes grands prêtres sur l'origine de son autorité, dont Jésus conditionne la réponse par une autre question concernant l'origine du baptême de Jean, elle clôt la bouche des grands prêtres qui n'osent pas répondre « du ciel » ou « des hommes », de peur de se contredire, car ils n'ont pas cru à Jean comme cela sera rappelé à la fin de notre texte, ou alors de se faire lapider par le peuple qui, lui, croyait à l'origine divine du baptême de Jean.

À ce stade, s'impose une première constatation : La

persistance dans l'hostilité au Christ, dans l'incrédulité à son égard, alors qu'on a reçu tous les éléments nécessaires pour croire en lui, et même des avertissements quant au refus de croire, comme la malédiction du figuier stérile, pour prendre l'exemple dans ce passage de l'évangile selon saint Matthieu. Tout cela accroît l'aveuglement et annonce la pire des condamnations. L'incrédulité hostile vis-à-vis du Christ se paie au prix fort. Elle est représentée dans l'Ancien Testament par le cœur endurci du pharaon devant la parole de Moïse, et cela s'est terminé dans le sang et dans la mort. De même que Moïse avait été prévenu de l'endurcissement du pharaon, Jésus lisant dans les pensées, est conscient du degré d'endurcissement de ses interlocuteurs, et en fin de compte aurait très bien pu les quitter et prendre le parti de se taire après leur silence confus concernant Jean Baptiste. C'est très exactement ce que font ceux qui dans l'Église aujourd'hui baissent les bras devant les anti-chrétiens de tout poil. Et particulièrement face à ceux qui sont au pouvoir. Sont-ils finalement secrètement d'accord avec eux, avec les nuances qui s'imposent, pour pouvoir encore se regarder dans la glace ou ont-ils peur ?

Quelle qu'en soit la raison, ils s'inclinent et se taisent alors qu'il faudrait aller jusqu'au bout, comme Jésus avec sa parabole, question qui va amener une condamnation sans appel. À moins que certains dans l'Église pensent, à l'inverse de Jésus, qu'on ne doit plus condamner personne au nom de la très sainte charité ?

Dans ces conditions, qu'on m'explique pourquoi aujourd'hui l'Église continue, à juste titre, de punir de la peine d'excommunication *latae sententiae*, c'est-à-dire *ipso facto* ou du fait même, ceux qui pratiquent des avortements ou y coopèrent et ne prononcerait pas la même peine contre ceux qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

venir aux noces, à la différence de Luc.

À la suite de la démarche des premiers serviteurs, Matthieu dit simplement que les conviés ne voulaient pas venir. Après la seconde démarche, les conviés vont vaquer à leurs occupations, ou deviennent assassins. Le refus de venir aux noces est donc présenté comme un refus de principe qui ne se discute pas, ni ne se justifie. C'est un refus fondamental, un refus de fond qui ne se règle que par la guerre et la violence.

Pour Matthieu, ce refus était caractéristique de ce que j'ai appelé le nouveau judaïsme, père du judaïsme moderne. Et ce n'est pas trahir ce message évangélique particulier que de l'appliquer au judaïsme d'aujourd'hui. Je pense surtout aux milieux juifs très pratiquants qui ont gardé malheureusement vis-à-vis du christianisme une méfiance, voire une opposition totale. On peut l'expliquer, et je le sais, mais cela est. Cela ne transparait pas, bien sûr, dans les déclarations publiques. D'autant plus que le christianisme, dans son discours officiel d'aujourd'hui n'a rien d'effarouchant. Il ne semble plus vouloir convertir personne : tout le monde est beau, gentil et bien comme il est.

Mais quand d'aventure se posent des problèmes de conversion dans le sens juif-chrétien (rares il est vrai, mais j'en ai connu), alors on voit rapidement naître l'hostilité dont nous parle la parabole du festin de noces.

Cependant n'épilobons pas sur cet aspect des choses, bien qu'il existe, il est suffisamment rare pour que nous ne nous y attardions trop. Il me semble plus intéressant en revanche de réfléchir sur une autre forme de refus fondamental de l'Évangile

autrement plus redoutable aujourd'hui que celui de certains Juifs.

Je veux parler du refus des chrétiens dits « sociologiques » qui rejoint en fait le refus de notre société, de cette société du début du ^{xxi}^e siècle caractérisée entre autres par un assemblage souvent curieux de matérialisme désabusé et de spiritualisme débridé, qui vis-à-vis de l'Église tourne vite à l'indifférence quand ce n'est pas à l'hostilité.

Quand l'Église se trouve dans une situation difficile, il est des indifférences meurtrières. Et ces indifférences on ne les justifie même pas, tout comme dans la parabole. On les explique comme des évidences. À l'occasion d'un service funèbre par exemple, où comme par miracle on aura trouvé le temps de rencontrer un prêtre, on dira que la vie moderne avec toutes ses contraintes empêche de s'intéresser à l'Église. Et nous retrouvons là les nécessités du travail des champs et du commerce mentionné dans notre parabole. Comme s'il était plus difficile d'être chrétien en ce début de ^{xxi}^e siècle qu'à une autre époque. C'est là une absurdité !

Même si hélas quelquefois, certains propos officiels chrétiens le laissent croire. Et ceci m'amène au refus de la société, ce monde laïcisé auquel certaines voix dans l'Église prêtent quelquefois une influence qu'il n'a pas. Cela dit, il faut bien reconnaître que depuis le ^{xviii}^e siècle, on fait la chasse à Dieu et que cette chasse n'a pas mal réussi grâce à la complicité, la bêtise, et aussi la lâcheté de nombre de chrétiens.

On a d'abord chassé Dieu des consciences, des élites intellectuelles, en opposant la science et la connaissance, à

l'obscurantisme de la religion, puis on a chassé Dieu des écoles et des tribunaux, préparant ainsi les masses à devenir indifférentes ou athées, ce qu'elles sont aujourd'hui. Et comme aucune société ne peut vivre sans culte, même si cette société se prétend laïque, on a érigé le culte de l'homme, mais pas de n'importe quel homme, pas celui de l'*homo sapiens*, plutôt celui de l'*homo economicus*, l'homme de la déclaration des droits de l'homme de 1789 qui place en avant pour l'homme le critère d'utilité à ses semblables.

C'est là la base du libéralisme absolu ou encore du capitalisme sauvage avec les conséquences que l'on connaît.

Nos contemporains auraient-ils l'estomac tellement tourmenté par les affres de la vie matérielle : manque d'argent, désir d'en avoir plus, peur de la vieillesse, affections contrariées, chômage, etc., qu'ils n'auraient plus faim de vie spirituelle et ne pourraient plus que se détourner du festin de noces.

Comme ces gens se trouvent en majorité et nous en minorité, nous ne pouvons qu'être influencés par cette attitude. Les Églises manquent de vrais spirituels. Voilà pourquoi il faudrait peut-être que des contemplatifs religieux et religieuses quittassent pour un temps, je dis bien pour un temps, leur contemplation pour aider les chrétiens qui vivent dans le monde à avoir un peu plus faim des choses de Dieu, et par là même les aider aussi à mieux affronter le refus obstiné de ce que j'ai appelé les chrétiens sociologiques, ainsi que les attaques de la société laïque qui aujourd'hui se font de plus en plus fortes et de plus en plus fréquentes.

Deux remarques encore sur cette parabole portant sur les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rendre à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu, ne sera donc jamais un fanatique en matière politique. Servant Dieu d'abord, et attendant l'irruption du jour du Royaume éternel de Dieu, il ne sera jamais l'esclave de forces passagères ou des idéologies. Quand cela apparaîtra difficile, il saura faire confiance à la providence divine. La foi donne toujours l'aide nécessaire et nous permet toujours, comme à Jésus-Christ, de rendre aux successeurs des pharisiens questionneurs la monnaie de leur pièce.

44. Pierre Bonnard, *L'évangile selon saint Matthieu*, éd. Delachaux et Niestlé, Neufchâtel, 1963, p. 322.

45. Les Juifs avaient le droit d'utiliser des monnaies sans effigie de César, mais pas pour payer l'impôt.

46. Girolamo Savonarole est né à Ferrare en septembre 1452. Frère dominicain, il fut réformateur des mœurs, mais n'a jamais remis en cause le dogme. Célèbre pour son *Bûcher des Vanités* sur lequel de nombreuses œuvres d'art et livres ont disparu, il fut brûlé en mai 1498 à Florence durant la papauté d'Alexandre VI Borgia.

30^e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : Ex 22,20-26

Deuxième lecture : 1 Tm 1,5-10

Évangile : Mt 22,34-40

En lisant le texte que l'Église propose aujourd'hui à notre méditation, on serait facilement tenté de croire que Jésus innove en parlant de l'amour du prochain. En fait il n'évoque là que des idées connues de la piété juive. Le « connu » sur l'amour de Dieu est emprunté au Deutéronome entre autres et celui qui concerne le prochain au Lévitique, chapitre 9 verset 18 que je vous lis intégralement : « Tu ne te vengeras point et tu ne garderas point de rancune contre les enfants de ton peuple. Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Je suis l'Éternel. »

L'originalité de Jésus n'est donc pas à chercher dans l'évocation de l'amour du prochain ni bien sûr dans celle de l'amour de Dieu, mais bien plutôt dans le rapprochement de ces deux commandements. Jésus n'hésite pas en effet à les qualifier de semblables. Il nous faudra revenir sur cette question de similitude.

Restons-en pour l'instant au rapprochement lui-même. Jésus l'opère pour répondre à une question, question piège bien sûr comme toutes celles qui lui sont posées dans le chapitre 22 de l'évangile selon saint Matthieu.

Question courante aussi en milieu rabbinique que celle qui

concernait le plus grand commandement. En règle générale les rabbins considéraient que tous les commandements étaient d'égale importance : « Que le commandement léger te soit aussi cher que le commandement grave », précise leur commentaire du Deutéronome qui ajoute ensuite : « Si on transgresse “tu aimeras ton prochain comme toi-même”, on finira par transgresser “tu ne te vengeras pas”, “tu ne haïras pas”, jusqu’à l’effusion de sang. »

Parce que tout était important dans la loi, tout était précisé, développé, multiplié même. Aussi la tradition synagogale avait-elle dénombré dans la loi : 613 commandements positifs, 365 interdictions et 248 autres prescriptions⁴⁷ !

On comprend dans ces conditions que la nécessité de grandes synthèses et de lignes directrices se soit fait sentir et qu’un esprit scrupuleux placé devant cette forêt d’ordres, d’interdits, de conseils, ait éprouvé le besoin de savoir ce qui, dans tout cela, était le plus important.

Placer en avant l’amour de Dieu est on ne peut plus logique dans le cadre du strict monothéisme de la religion d’Israël. Mais ce n’est pas très original et le légalisme juif ne prétendait rien d’autre que traduire et exprimer un amour exclusif pour Dieu. Le lien avec l’amour du prochain est en revanche du plus haut intérêt car il porte en lui, dans son principe même, le correctif indispensable qui empêche de sombrer dans le légalisme inhumain de certains pharisiens. Ce lien entre l’amour de Dieu et du prochain rappelle en effet la valeur du prochain, la valeur de l’homme en un mot. L’homme en effet était créé à l’image de Dieu pour dominer la création terrestre. Sa vocation est de régner, non d’être esclave. Et le péché n’abolit pas cette vocation, tout au plus la contrarie-t-elle.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

32^e dimanche du temps ordinaire

Première lecture : Sg 6,12-16

Deuxième lecture : 1 Tm 4,13-18

Évangile : Mt 2,51-13

Ce début du chapitre 25 de l'évangile selon saint Matthieu, comme les versets qui le précèdent et qui le suivent, invite à la vigilance dans l'attente du jour du Seigneur. Et pour notre parabole, la conclusion est on ne peut plus explicite : « Veillez donc car vous ne savez ni le jour, ni l'heure. »

Cela dit, si vous avez la curiosité de lire ce qui précède notre passage, ainsi que la suite, cela constituera une excellente préparation aux messes des deux prochains dimanches, vous verrez que chaque parabole décrit des attitudes humaines différentes devant cette vigilance que le Christ nous demande d'avoir. Ici nous allons en découvrir une à partir de l'exemple des dix jeunes filles qui est proposé à notre réflexion, par une formule utilisant un raccourci propre à Matthieu et que vous retrouverez au chapitre 13 avec d'autres paraboles du Royaume.

« Le Royaume des cieux sera comparable à dix jeunes filles » ne signifie pas en effet que le Royaume ressemblera à dix jeunes filles, mais qu'à l'apparition il en ira des hommes comme des dix jeunes filles. Ces dernières représenteraient donc toute l'humanité attendant le Royaume qui va se manifester d'une manière imminente. Les dix représenteraient toute l'humanité ai-je dit ? Ce n'est pas si sûr si on regarde le texte de

plus près. On nous dit en effet qu'elles prirent leurs lampes pour aller à la rencontre de l'époux. Il s'agit par conséquent d'une humanité qui a reçu deux ordres : celui d'aller attendre l'époux et de se munir de lampes. Si on songe au cadre de la scène, en l'occurrence palestinienne, les jeunes filles en question font partie des intimes de l'époux et de l'épouse et attendent pour faire cortège. Quand je dis « attendent », il semble bien que le retard de l'époux dans ce genre de noces soit un usage connu. Il correspondrait aux ultimes négociations des familles sur le contrat de mariage, marchandage à l'oriental destiné à montrer qu'on avait de la considération les uns pour les autres et que la fiancée, qu'on finissait par céder au prix fort, était réellement de grande valeur.

Mais tout cela pouvait prendre du temps. D'où l'utilité des lampes si la nuit arrivait. Toutes ces choses, les dix jeunes filles le savent, et voilà pourquoi je ne puis dire qu'elles représentent toute l'humanité. Car à aucun moment de son histoire passée, comme vraisemblablement dans l'avenir, toute l'humanité n'a été ou ne sera prête à aller à la rencontre de l'époux. Autrement dit, jamais l'humanité tout entière n'a eu ou n'aura conscience qu'elle doit se préparer au retour du Christ qui tarde à venir.

Compte tenu de ce que nous avons évoqué au sujet des dix jeunes filles, dix vierges dans le texte grec, ce qu'elles savent comme aussi ce qu'elles font, compte tenu du symbolisme de la vierge dans l'antiquité, ainsi que de son rôle par rapport au sacré, je pense qu'il faut voir dans les dix vierges une figure de l'Église, autrement dit des chrétiens et des chrétiennes, des gens qui savent que le Christ va venir et qui l'attendent.

Cette parabole nous concerne donc très directement, elle

s'adresse à celles et à ceux qui ont été, comme c'est notre cas, initiés aux mystères chrétiens. D'entrée de jeu, le texte nous oblige à faire un constat peu agréable et à prendre conscience d'une réalité bien connue pourtant de ceux qui ont quelques lumières sur la notion d'initiation.

Il y a l'initiation virtuelle ou formelle qui correspond à la réception de signes extérieurs, l'accomplissement de gestes, de symboles, la prononciation des paroles.

Il y a l'initiation réelle, autrement dit la production d'effets positifs dans l'individu par l'initiation virtuelle : progrès dans la connaissance religieuse et dans la piété, accomplissement d'œuvres de charité, etc.

Or l'initiation virtuelle ou formelle ne produit pas toujours l'initiation réelle.

Non pas que Dieu soit infidèle et qu'il fasse dépendre de nos bonnes intentions l'efficacité des sacrements chrétiens. Si tel était le cas, ceux-ci ne seraient jamais efficaces. Pour comprendre ce décalage entre initiation formelle et initiation réelle, il faut se reporter à l'attitude générale du Dieu de la Bible dans ses signes d'alliance. Dieu demeure toujours souverainement libre d'aimer qui il veut, libre aussi de punir le péché humain comme il l'entend, quant à l'homme il a un libre arbitre certain, comportant tout de même bien des restrictions à cause du péché originel.

Très concrètement, quand je baptise un petit enfant je suis absolument certain qu'au moment où je prononce les paroles rituelles du baptême en versant l'eau sur sa tête, cet enfant va

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et vous avez remarqué que dans sa réponse, si le maître, Dieu, reprend mot pour mot l'illustration de sa toute puissance faite par son mauvais serviteur : « Tu moissonnes où tu n'as pas semé [...] », il n'accepte pas la qualification d'« homme dur ». Il ne la reprend pas dans son propos ce qui veut dire qu'il la rejette, et la remplace par une autre qualification, celle qu'il applique à son serviteur : « Serviteur mauvais et paresseux. » Il a enfoui ce que Dieu lui avait donné, comme l'humanité qui se veut moderne et de progrès enterre ce que Dieu a pu lui donner de plus précieux, qui donne son sens à la vie en la faisant sortir de cette absurdité totale qu'est la vie sans Dieu.

James Anderson, pasteur presbytérien (calviniste) écrivait en 1723 dans la première édition de ses *Constitutions* qui allaient servir de base à la franc-maçonnerie anglaise, qu'un maçon ne devait être « ni un athée stupide ni un libertin irréligieux », et ce, face aux « Lumières » naissantes. Et de fait, il y avait déjà à Londres des groupes philosophiques athées et des clubs des flammes de l'enfer !

Il faut redire aujourd'hui que l'athéisme est frappé d'une certaine stupidité et qu'il est raisonnable de croire, si l'on ne veut pas faire partie du cortège lugubre de ceux qui ne savent qu'enfouir les talents qui viennent de Dieu. Si j'ai employé à dessein ce mot de lugubre, c'est parce que ces gens appartiennent au cimetière, qu'ils l'ont fourni largement, particulièrement au xx^e siècle ! En France, qui fut jadis fille aînée de l'Église, et qui l'est encore, n'en déplaît à ceux qui voudraient effacer sa vocation et son titre, on a même eu l'audace de désaffecter l'église Sainte-Genève pour en faire le Panthéon républicain où ne reposent pas que des gens dont la mémoire soit recommandable ; sanctuaire désacralisé qui

pourrait devenir – suprême aberration – la cathédrale de la nouvelle religion républicaine dont rêvent certains.

Tout ne sera alors pas dit. Comme dans la parabole, le dernier mot appartient au Maître, à Dieu, à son jugement. Sera-t-il en ce monde, sera-t-il après le passage de ce monde à l'autre ? Nous ne pouvons le dire. La seule certitude est celle du jugement par lequel l'enfouisseur et tous ses complices qui ne possèdent en fait rien se verront même enlever ce qu'ils ont, c'est-à-dire eux-mêmes. Ce qui restera d'eux ne leur servira plus qu'à pleurer et à grincer des dents pour l'éternité.

34^e dimanche du temps ordinaire Le Christ Roi de l'univers

Première lecture : Ez 34,11... 17

Deuxième lecture : 1 Co 15,20... 8

Évangile : Mt 25,31-46

Cette fête du dimanche du Christ Roi marque la fin de l'année liturgique. Comme dans les deux dimanches qui précèdent, l'Église nous invite à méditer sur la fin des temps, le jugement dernier. Nous le faisons aujourd'hui avec la fin du chapitre 25 de l'évangile selon saint Matthieu, comme l'ont voulu les liturgies d'après Vatican II.

Dans la parabole des dix jeunes filles comme dans celle des talents, l'évangile évoquait surtout le jugement du peuple de Dieu, peuple de la révélation. Il s'agissait donc en premier lieu des Juifs et des chrétiens qui, par leurs textes sacrés, savent qu'un Messie doit venir établir le règne de Dieu et qu'il y aura des comptes à rendre lors d'un jugement, ce qui implique une certaine vigilance et de veiller à posséder suffisamment d'huile pour aller jusqu'à la salle des noces, ou encore de bien prendre garde à faire fructifier le ou les talents que Dieu nous a confiés.

Ici dans notre texte les choses sont différentes. Je relèverai deux indices :

– Premièrement, quand Jésus dit que le fils de l'homme siégera sur son trône de gloire, il ajoute : « Toutes les nations

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est pourquoi Marie elle aussi souffrira comme fille de Sion et comme mère, c'est pourquoi nous aussi nous souffrons et nous devons nous préparer peut-être à souffrir beaucoup plus pour le Christ, signe éternel de contradiction parce que destructeur des masques de toute imposture !

Nous pouvons pleurer avec Marie si nous savons croire avec Marie, et pour cela, la prendre avec nous comme le disciple bien-aimé. Nous suivrons alors les conseils de saint Bernard de Clairvaux dans un célèbre poème : « Dans les dangers, les angoisses, les doutes, pense à Marie, invoque Marie. »

Alors nous pourrions voir celui qu'ils ont « transpercé » au-delà de nos souffrances, découvrir en lui la lumière du salut, tel Siméon, et être prêts à tout moment à partir comme lui, en paix.

49. Joseph RATZINGER – BENOÎT XVI, *L'enfance de Jésus*, éd. Flammarion Paris 2012, p. 116.

50. Op. cité, p. 117.

51. Op. cité, p. 118.

52. Is 42,6 et 49,6.

Solennité de saint Jean Baptiste

Première lecture : Is 49,1-6

Deuxième lecture : Ac 13,22-26

Évangile : Lc 1,57... 80

Nous avons relevé lors de la précédente homélie un certain nombre de signes annonciateurs de la fin de la prêtrise de l'ancienne alliance. Cela ne signifie pas la fin de la prêtrise en soi, mais l'annonce d'une nouvelle forme de prêtrise enracinée dans la personne et l'œuvre même de Jésus. Pourquoi ce rappel ? Tout simplement pour être sûr d'avoir été bien compris et qu'on ne se serve pas de mes propos pour contester le caractère sacerdotal du ministère de la nouvelle alliance, mais aussi et surtout parce que le texte de ce jour explique parfaitement la mutation qui va s'opérer et ce qu'elle signifie.

L'évangile de la veille de cette solennité rapportait le récit de la visite de Marie à Élisabeth qui précède le passage que nous méditons aujourd'hui. Il faut s'y reporter pour comprendre dans celui de ce jour, la raison pour laquelle ses voisins et ses parents considéraient comme une miséricorde le fait qu'au moment de donner un nom à l'enfant, elle avança celui de Jean, et non, comme son entourage s'y attendait selon l'usage, celui de Zacharie. Son accord sur ce nom de Jean avec le père jusque-là muet et même sourd, apparaît selon une note de la traduction œcuménique de la Bible, comme inspiré. « C'est un signe. »

Commençons par examiner le cas d'Élisabeth. Elle est de

famille sacerdotale comme son mari. Elle est juste comme lui, qualité fondamentale dans l'ancienne alliance, et pourtant elle est stérile, ce qui correspond à une situation honteuse à l'époque, conséquence peut-être d'un châtement. Voilà pourquoi le jour où elle accouche d'un fils, ses voisins et amis considèrent qu'elle a été le sujet d'une miséricorde car, compte tenu de son âge avancé, elle avait caché sa grossesse pendant cinq mois (cf. Lc 1,24).

Pour Zacharie, il faut relever que c'est dans le temple, au moment où il accomplit son office de prêtre en offrant l'encens à la prière du soir, qu'il reçoit de l'ange la révélation de la prochaine grossesse de sa femme. Cet ange, c'est Gabriel, l'annonciateur des nouvelles de salut, le même qui viendra visiter Marie dans sa maison de Nazareth. Et d'emblée s'impose le contraste entre ce vieux prêtre, homme juste et bercé dans les Écritures et la simple jeune fille Marie.

Il fait des objections – signes d'incrédulité – sanctionnées aussitôt par un mutisme alors que Marie, elle, n'interroge que sur le comment elle va être enceinte puisqu'elle est vierge. Et sans peut-être tout comprendre, elle répond à l'ange : « Que tout se passe selon ta Parole. »

Point n'est besoin d'avoir fait de longues études pour comprendre toute la portée de ce premier contraste. Une toute jeune fille choisie pour être l'unique coopératrice pour l'incarnation et la naissance du Messie, en sait plus sur la toute puissance de Dieu qu'un vieux prêtre plein d'expérience et de surcroît qualifié de juste !

Enfin Zacharie était « en condition » pour être attentif à ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de Montmartre, Paris.

La Transfiguration du Seigneur

Première lecture : Dn 7, 9... 14

Deuxième lecture : 2 P 1,16-19

Évangile : Mt 17,1-9

Nous avons déjà rencontré ce texte pendant le carême. Il est très riche, car il s'ouvre à plusieurs interprétations qui ne s'excluent pas forcément. C'est pourquoi il vaut la peine d'être médité à nouveau pendant le temps ordinaire (le 6 août).

Pendant le temps du carême, cette manifestation glorieuse préparait les disciples à croire que Jésus ressusciterait après sa Passion. Voici ce que dit en effet la préface du deuxième dimanche de carême : « Après avoir prédit sa mort à ses disciples, il les mena sur la montagne sainte. En présence de Moïse et du prophète Élie, il leur a manifesté sa splendeur, il nous révélait ainsi que sa passion le conduirait à la gloire de sa résurrection. »

La préface de la fête de ce jour reprend à peu près la même idée en ajoutant, après le rappel que le corps de Jésus était semblable au nôtre : « Il laissait transparaître en sa chair la clarté dont resplendira le corps de son Église. »

C'est donc sur notre sort futur, à nous membres de l'Église, que la liturgie de ce jour entend nous faire réfléchir.

Voyons tout d'abord dans quel cadre saint Matthieu place l'épisode de la Transfiguration, ce qui pour cet évangéliste a une

certaine importance puisqu'il ne suit pas d'abord un ordre chronologique, mais classe ses sujets par thèmes. Ici il est précisé au début du chapitre 17 : « Six jours après », ce que le lectionnaire a négligé de mentionner et c'est bien dommage, parce que ce détail fait justement partie des richesses de sens de notre texte dont je parlais au début de cette homélie. Pour les années liturgiques qui suivent, B avec l'évangile de Marc, C avec l'évangile de Luc, même oubli du lectionnaire.

Matthieu parle cependant de « six jours après », tout comme Marc et Luc de huit. Dans les trois cas, ce nombre de jours fait le lien avec la confession de Pierre et est précédé par une parole assez mystérieuse de Jésus sur laquelle je reviendrai en fin d'homélie.

Mais surtout, et c'est le plus important, la Transfiguration, par ce rappel du nombre de jours, est mise en rapport avec la fête juive dite des Tentes, *Soukkot*, fête très joyeuse qui commémorait le séjour d'Israël au désert après la sortie d'Égypte, en même temps que le don de la loi à Moïse. Cette fête suivait, à cinq jours près le jour du grand pardon, *Yom Kippour*.

Comme je l'ai fait pour d'autres homélies, je recommande de lire les pages⁵⁴ que notre pape émérite consacre à la Transfiguration, où il évoque ces questions de dates et des différentes interprétations proposées. Cela est du plus haut intérêt car celles-ci ne s'excluent pas l'une l'autre si on connaît bien la pensée sémitique qui, à partir d'un seul récit, pouvait suggérer une très grande quantité de réflexions et d'opinions même quelquefois opposées, voire par exemple le Talmud.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La croix glorieuse

Première lecture : Nb 21,4-9

Deuxième lecture : Ph 2,6-11

Évangile : Jn 3,13-17

La croix est d'abord un instrument de supplice, et dans le cadre de la législation romaine, elle renvoie à la pire forme des mises à mort, car les condamnés mettaient des heures à mourir par asphyxie avec en plus le fouet et les clous. Au risque de surprendre certains, je renvoie à la Passion de Mel Gibson, film qui a très bien montré l'horreur de cette forme de peine de mort, œuvre que j'ai pourtant entendu décrier à l'époque, aussi bien par les antichrétiens que par toutes sortes de catholiques qui comme par hasard, ne croyaient ni au jugement de Dieu, ni à la punition des péchés dans l'au-delà.

Je rappelle cela non par esprit de polémique, mais par souci de pédagogie. Si en effet on n'est pas conscient de l'horreur que constitue la croix, on ne peut saisir le titre comme le sens paradoxal de cette fête.

En quoi en effet une potence ou une guillotine pourraient-elles être glorieuses ? Ces instruments donnent pourtant une mort rapide ! Il faut donc bien être persuadé que la croix est en soi affreuse, et d'ailleurs les Romains en législateurs logiques, n'appliquaient ce supplice qu'aux crimes les plus graves : ceux qui touchaient à la structure du corps social, c'est-à-dire à l'époque la révolte des esclaves ou bien toute insurrection qui

mettait en péril la solidité de l'État. C'est l'explication que l'on peut donner au *titulus*, c'est-à-dire à l'écriteau que Ponce Pilate avait fait afficher en haut de la croix afin que tout passant pût le lire – et cela en trois langues – « INRI » : Jésus le Nazaréen, roi des Juifs. C'est selon saint Jean (19,19) le motif de sa condamnation.

L'évangile du jour nous rapporte la fin de l'entretien de Jésus avec Nicodème et envisage la croix d'une tout autre façon. Il clôt en effet ce dialogue sur la question de la foi en la mission de Jésus. À son interlocuteur qui n'a pas l'air de comprendre la nouvelle naissance selon l'Esprit, Jésus laisse clairement entendre que lui seul peut l'expliquer parce qu'il vient du ciel. Mais son enseignement ne pourra être reçu que lorsqu'il entamera son chemin de retour vers le ciel, quand il sera « élevé ». Et le bois de la croix est alors clairement évoqué comme également le contexte de mort est rappelé par rapprochement avec l'épisode des serpents brûlants, raconté dans le Livre des Nombres. Je n'y reviens pas, car je l'ai déjà abordé par deux fois au cours d'homélie précédentes⁵⁷.

Mais « la croix » évoquée par la perche de Moïse ne fait pas d'abord penser à la mort puisqu'elle ne porte pas en effet un serpent venimeux, mais un serpent d'airain qui guérissait ceux qui étant mordus et promis à la mort, regardaient vers lui. Jésus nous invite à suivre cet exemple en le regardant sur la croix, comme jadis les Juifs regardaient le serpent d'airain. À la suite de Nicodème, nous sommes invités à contempler le Christ en croix, pour découvrir sa vraie gloire et comprendre qu'il veut nous la faire partager. Et cette invitation est pressante bien que cela n'apparaisse malheureusement pas dans ce qu'on nous a donné à lire, parce qu'une fois de plus avec ce lectionnaire, la

coupure a été faite trop tôt. Et qu'on ne vienne pas invoquer la question de temps. Il fallait simplement poursuivre avec les 4 versets suivants 18 à 21.

Je l'ai déjà signalé, d'une manière générale il est très difficile de couper l'évangile selon saint Jean. Par exemple, on lit tout le récit de l'aveugle-né ou on ne lit pas ! Ici de même. J'admets à la rigueur qu'on puisse couper en deux l'entretien avec Nicodème et n'examiner que la deuxième partie puisqu'elle ne commence qu'au verset 13. Mais nous l'avons vu, dans ce cas-là on est obligé de rappeler les quelques versets qui précèdent immédiatement, sinon on ne saisit rien.

En revanche, je trouve absurde l'arrêt au verset 17. Car ce qui nous est dit après n'est pas anodin puisqu'il éclaire toute la réflexion sur l'aspect glorieux de la croix auquel l'Église a consacré une fête. Voici le début du verset 18 : « Qui croit en lui n'est pas jugé, mais qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. » Et la suite reprend cette admirable méditation que conduit saint Jean dans le prologue de l'évangile par l'opposition de la lumière aux ténèbres, dont il ne détache jamais ni son attention ni son cœur.

Nous pouvons donc constater une fois de plus que ce qui dirige les coupures des textes de ce lectionnaire est d'ordre idéologique. On veut ici, comme on l'a fait ailleurs, affaiblir et même jusqu'à escamoter l'idée de jugement. Dans cette moderne prédication chrétienne qui se veut ouverte au monde pour rassembler des foules – et on voit avec quel résultat –, il suffit de rassembler n'importe qui n'importe comment et d'annoncer que tous seront sauvés sans l'ombre d'un jugement.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Tous les fidèles défunts

Première lecture : Ez 47,1-12

Deuxième lecture : 1 Co 3,9... 17

Évangile : Jn 2,13-22

En ce jour de commémoration de tous les fidèles défunts pour lesquels l'Église nous invite à prier, pour ceux qui ont souffert ou souffrent le deuil, mais aussi et surtout pour ceux qui nous ont quittés, il est important que nous réfléchissions bien à la portée du texte de l'évangile de Jean que nous méditons.

Ce passage en effet, intègre le désarroi et la douleur dans le processus qui mène à la foi en Jésus-Christ, puisque finalement Jésus triomphe et Thomas sera convaincu de la véracité de la résurrection. C'est pourquoi les homélies, comme les attitudes qui se réfèrent à la maison du Père dans ce que j'appellerai une joie crispée de commande, ponctuée de nombreux *alleluia* ou de références au bon Dieu, selon l'éducation font fi de la douleur humaine et ne sont pas très évangéliques. Appeler systématiquement un service funèbre un service d'action de grâce, demeure pour moi ambigu !

Les paroles désincarnées qu'on y prononce traduisent souvent un incommensurable orgueil qui suppose connue la maison du Père, comme la mort naturellement acceptée. Or, même si nous sommes les plus fermes et les plus convaincus des chrétiens, il y a toujours quelque chose en nous, et en particulier

devant certaines morts, qui nous fait nous révolter et nous poser des questions sur la maison du Père.

« Seigneur, nous ne savons même pas où tu vas, comment pourrions-nous savoir le chemin ? »

Reconnaissons humblement que cette question est quelquefois nôtre ; même si nous en modifions les termes, l'esprit de désarroi demeure. Oui reconnaissons cela, parce que portant le fardeau de ce désarroi face à la mort, face à la maison du Père, nous pourrions être plus proches des autres, en particulier de ceux qui croient peu ou pas du tout. Nous pourrions alors aussi recevoir pleinement, comme une consolation, la réponse de Jésus, réponse qui agira dans toute sa force parce qu'elle sera seule à retentir à nos oreilles, notre désarroi ayant éliminé toutes les fausses réponses du monde.

Et quelle est cette réponse de Jésus : « Moi je suis le chemin, la vérité, la vie, personne ne va au Père sans passer par moi. »

Retenons tout d'abord de cette réponse le côté intransigeant : personne ne va au Père que par la Christ. Ainsi trouvons-nous une confirmation de la réalité trinitaire dans le lien indissoluble qui existe entre ce que font le Père et le Fils. Mais, et ceci est capital pour le sujet qui nous préoccupe présentement, nous trouvons une réponse au désarroi et à la douleur humaine face au chemin vers la maison du Père. La réponse c'est Jésus, autrement dit ce qu'il a vécu dans sa vie terrestre, dans son agonie, dans sa mort, dans sa résurrection.

Sa vie terrestre : tout y est obéissance à la loi du Père, à la

loi de Dieu Seigneur de l'univers. Obéissance totale et complète, aussi éloignée de la casuistique que du fanatisme intolérant, péchant contre l'amour du prochain. Traduction dans les faits : au travers d'un exemple, et l'on pourrait en citer d'autres, Jésus condamne l'adultère, mais sauve une femme adultère de la lapidation en lui demandant de ne plus pécher.

Vivre et comprendre cela sans se dépêcher, par paresse ou par vice, d'en tirer une conclusion arrangeante, c'est déjà faire un pas vers la maison du Père.

L'agonie : à Gethsémani Jésus sait pleurer et vivre l'angoisse de la mort dans la solitude manifestée par le sommeil de ses amis, puis par la trahison de l'un et par la fuite des autres, et ce sans sombrer dans la révolte ou dans la rancœur, ni même dans ce qui aurait été philosophiquement acceptable, quelques paroles amères sur la fragilité des amitiés de ce monde.

Ne nous y trompons pas, l'annonce à Pierre de son futur reniement ne correspond pas à un débordement d'amertume, mais tout simplement à une volonté de rabaisser l'orgueil de celui qu'il avait institué comme premier parmi les apôtres, et qui du fait de cette primauté incontestable, en avait tiré sans doute des conclusions démesurées par rapport à ses forces.

Allons maintenant au prétoire de Pilate. Devant un jugement dont il connaît l'aboutissement, inique, Jésus reconnaît dans le procureur romain l'autorité légitime de fait et a finalement, devant le magistrat païen étranger à son peuple, une attitude plus respectueuse que devant le grand prêtre Caïphe. Et il y aurait lieu de réfléchir longuement sur cette différence, mais ce n'est pas notre propos d'aujourd'hui.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Salomon et qui communiqua le savoir-faire aux différents corps de métiers. Force, inspirée par la foi en Dieu qui déplace les montagnes et qui, en la circonstance, a pu faire bouger des montagnes de pierres. Beauté parce que grâce à l'emprise de la sagesse, grâce au soutien de la force donnée par la foi, la beauté a pu sortir des mains humaines et de la matière informe.

Sans être forcément appelés à construire des églises, sachons que dans tous les domaines de la vie, nous avons à édifier comme chrétiens, un chantier du même type. Ayons donc l'esprit des constructeurs de cathédrales pour construire des couples, des familles, éduquer nos enfants. Et continuons à nous accrocher aussi, oui j'ose le dire, à la construction d'une société civile plus juste et surtout plus intelligente, plus humaine et ouverte à tous, avec des dirigeants que l'on puisse respecter sans être nécessairement toujours d'accord avec eux.

Ceux qui ont commencé à construire Notre-Dame de Paris savaient qu'ils ne verraient pas la fin de leur ouvrage... Ils se sont quand même mis au travail. Alors, allons-y, le Seigneur embauche jusqu'à la onzième heure.

58. 26^e dimanche du temps ordinaire.

59. Monseigneur Pierre JOUNEL, *Missel du dimanche*, éd. Mame-Desclée, Paris 2001, p. 323.

Immaculée Conception de la Vierge Marie

Première lecture : Gn 3,9... 20

Deuxième lecture : Ep 1,3-12

Évangile : Lc 1,26-38

Le choix fait par l'Église de cet évangile de l'annonciation pour célébrer l'Immaculée Conception de la Vierge Marie est déjà lourd de sens. Il indique clairement la volonté de lier ce mystère de la naissance de la Vierge à celle du Christ. L'ancienne messe avait fait le même choix, mais comme première lecture elle avait choisi le chapitre 8 du livre des Proverbes. J'en cite quelques versets : « Le Seigneur m'a engendrée, prémices de ses activités, prélude à ses œuvres anciennes (Pr 8,22) [...] quand il affermit les cieux moi j'étais là, et quand il grava un cercle face à l'abîme (Pr 8,27) [...] je fus maître d'œuvre à son côté (Pr 8,30a). »

Ce que dit l'auteur de la sagesse créée de Dieu, il aurait pu le dire aussi de la Parole. Or pour l'une comme pour l'autre, la tradition chrétienne a rassemblé leur activité dans l'incarnation de la Parole-Sagesse en Jésus de Nazareth par l'intermédiaire de Marie. Et l'Église verra elle aussi, par voie de conséquence, l'incarnation de la sagesse en Marie. Et nous retrouvons là encore le lien avec la naissance de Jésus.

La première lecture de la messe de Paul VI est certes différente, mais aborde la question autrement avec la lecture de Genèse 3,9-20 : la désobéissance d'Adam et Ève que le

christianisme interprétera, par saint Paul interposé, comme le péché originel, récit qui se termine par ce que l'Église a appelé le protévangile, *protos* « premier », *eu aggelion* « Bonne Nouvelle », nom donné à Genèse 3,15 : « Je [Dieu] mettrai une hostilité entre toi [le serpent] et la femme, entre ton lignage et le sien, il t'écrasera la tête et toi tu l'atteindras au talon. »

Dans la femme, l'Église catholique a vu aussi Marie mère de Jésus, associée au Messie dans la tâche du salut de l'humanité⁶⁰.

Saint Bernard de Clairvaux (1090-1153) l'avait admirablement développé dans sa première homélie à la louange de la Vierge Mère :

« Il dit : l'ange Gabriel fut envoyé à la Vierge [...] telle que l'apôtre la décrit, sainte d'esprit et de corps (saint Bernard utilise ici un autre mot latin que celui de saint Jérôme dans la Vulgate pour traduire « esprit », le mot *mens* en latin qui désigne la plus haute faculté de l'âme permettant l'union avec Dieu)⁶¹. Elle n'a pas été découverte tout à coup ni par hasard, mais choisie de toute éternité [...] quand Dieu dit au serpent “j'établirai une inimitié entre toi et la femme”, qui donc te semble-t-il a-t-il prédit ? Et tu hésites encore, pensant que ce n'est pas de Marie qu'il a parlé ? Écoute la suite “elle t'écrasera la tête”. À qui cette victoire fut-elle réservée sinon à Marie ? Aucun doute, c'est elle qui a écrasé la tête venimeuse [...]⁶². »

Marie a donc été choisie de toute éternité. Le message du protévangile manifeste pour Bernard qu'elle est dans l'esprit du Seigneur dès la création du monde, dans le contenu de Genèse 3 et dans la Sagesse (Pr 8) comme l'exprime la tradition de l'Église. Pourquoi ce choix de Marie ? Cela appartient au mystère de la prédestination des élus. Mais Bernard lève un coin du voile, utile pour ne pas commettre de contresens sur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

34e dimanche du temps ordinaire Le Christ Roi de l'univers

Première lecture : Ez 34,11... 17

Deuxième lecture : 1 Co 15,20... 8

Évangile : Mt 25,31-46

Présentation du Seigneur au temple

Première lecture : Ml 3,1-4

Deuxième lecture : He 2,14-18

Évangile : Lc 2,22-40

Solennité de saint Jean Baptiste

Première lecture : Is 49,1-6

Deuxième lecture : Ac 13,22-26

Évangile : Lc 1,57... 80

Solennité saint Pierre et saint Paul

Première lecture : Ac 12,1-11

Deuxième lecture : 2 Tm 4,6... 18

Évangile : Mt 16,13-19

La Transfiguration du Seigneur

Première lecture : Dn 7, 9... 14

Deuxième lecture : 2 P 1,16-19

Évangile : Mt 17,1-9

Assomption de la Vierge Marie

Première lecture : Ap 11, 9... 12, 10

Deuxième lecture : 1 Co 15,20-27

Évangile : Lc 1,39-56

La croix glorieuse

Première lecture : Nb 21,4-9

Deuxième lecture : Ph 2,6-11

Évangile : Jn 3,13-17

Solennité de tous les saints

Première lecture : Ap 7,2... 14

Deuxième lecture : 1 Jn 3,1-3

Évangile : Mt 5,1-12

Tous les fidèles défunts

Première lecture : Ez 47,1-12

Deuxième lecture : 1 Co 3,9... 17

Évangile : Jn 2,13-22

Anniversaire de la dédicace du Latran

Première lecture : Ez 47,1... 12

Deuxième lecture : 1 Co 3,9... 17

Évangile : Jn 2,13-22

Immaculée Conception de la Vierge Marie

Première lecture : Gn 3,9... 20

Deuxième lecture : Ep 1,3-12

Évangile : Lc 1,26-38

Achevé d'imprimer par Pulsio
75 018 Paris
en octobre 2013

Dépôt légal : octobre 2013

Imprimé en Bulgarie